

ATELIER « PLUMES DU CHEMIN »»»



**Janvier – Février – Mars – Avril – Mai - Juin
2023**

Atelier de janvier 2023

- Proposition 1

Écrire UNE ANAGRAMME à partir de son prénom, nom, celui d'un autre... Peut être intéressante pour un pseudo.

Une anagramme est une figure de style qui consiste à transposer les lettres d'un mot afin de créer un nouveau mot. Il s'agit en quelque sorte de jouer avec les lettres.

Il est possible de créer une anagramme d'un seul mot ou de plusieurs mots

Ex : chien = chine

Ex : la crise économique = le scénario comique

Ex : Pablo Picasso= Pascal Obispo

La création d'anagrammes était un jeu pratiqué durant l'Antiquité. Il connut une grande popularité particulièrement durant le Moyen Âge. Également chez les anglais...

Plusieurs auteurs utilisent ce procédé afin de se créer un pseudonyme.

Paul Verlaine-Pauvre Lévia

Voltaire-Arovet L.I.

David Cameron-Random advice

Il n'est pas rare qu'une anagramme se retrouve parfois dans des films afin de donner des indices au public. Par exemple, dans *Harry Potter*, *Tom Elvis Jedusor* signifie *Je suis Voldemort*.

Dans *Matrix*, le héros Néo est *The One* (l'Élu).

A noter : le palindrome est un mot qui se lit identiquement dans les deux sens (radar, kayak...) ; ce n'est donc pas à proprement parler une anagramme.

- Proposition 2 :

En ce début d'année vous vous adressez à ... (une personne ou une chose que je vous indique sur un papier plié et donc pour chaque participant différente... un voisin, Dieu, un collègue, votre mère, le musée de Fès, Brad Pitt, une taupe, un arbre...) et vous commencez votre propos par : « La première chose que je veux vous dire c'est... »

- Proposition 3 :

-

Écrire un texte qui se rapproche d'une exofiction, une biographie romancée...

Façon de s'exercer à entrer dans le genre littéraire de la biographie !

* * * * *

Anagramme :

Mon nom et prénom deviennent : Nathalie Pascot, Pascale Chanoti, contact nasilaphe, contact hâlé en sapin...

A vous de trouver...

La première chose que je veux vous dire, DIEU,

c'est que, primo, le monde de 2023 va mal, je ne sais si vous vous en rendez compte, l'Après Covid, le réchauffement climatique, et avec tout et tout c'qui s'passe, vous nous laissez pédaler dans la choucroute, c'est que, secondo, alors, c'est à nous de nous débrouiller c'est que, tertio, je n'ai plus rien à vous dire c'est que, quarto, je vous dis À dieu.

Chantal C

La première chose que je veux vous dire

La première chose que je veux vous dire cher voisin c'est que votre coq m'importune tellement il se prend pour la Castafiore ou un vieux réveil matin, son chant inonde la nuit bien avant le lever du jour.

Il chante, hurle a se couper le souffle et recommence. Que diable lui donnez-vous à manger cher voisin ? Du gingembre, du piment frais ou de la cocaïne ? En tout cas il chante comme Frank Sinatra qui a pris une cuite en sortant d'une boîte de nuit de la mafia.

Il ne peut pas roucouler ou miauler comme tout le monde ou aboyer comme Médor le chien d'à côté.

Votre coq est dérèglé cher voisin la crête hautaine rouge sang, les yeux gonflés, il hurle alors qu'il n'y a pas de poules dans votre poulailler.

Mais oui c'est ça cher voisin avec des poules vous aurez des œufs frais et votre coq dérèglé changera de vie il se mettra a roucouler ou ronronnera de contentement.



Alain M

“La première chose que je voudrais leur dire”

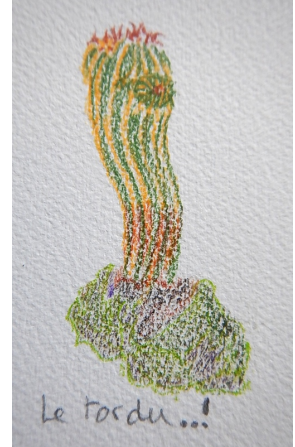
Mon cher Tordu,

La première chose que je voudrais te dire, c’est que ta présentation par cette charmante jardinière des serres d’Auteuil a été un peu piquante. Quand je lui ai demandé ton nom, elle m’a répondu “ lequel des présents” ?

Je t’ai désigné de la main. Elle m’a dit « ha le Tordu », mais je ne sais toujours pas ton nom toi si piquant que j’ai croqué, façon de parler, car avec tes épines pointues ce n’est pas avec la bouche que je t’ai croqué mais avec le crayon, toi le Cactus tordu que je trouvais mignon. Avec ta forme tu me fait penser à une bouche d’incendie rouge que l’on trouve en Amérique, toi qui pourtant est vert.

Je t’ai caressé des yeux et non de la main car tu étais trop piquant.

On se reverra peut être un jour si je repasse croquer aux serres d’Auteuil.



Tugdual

Biographie romancée de *Truc Muche*, homme de lettres

Je t’appellerais “Truc Muche” j’ai promis de garder ton anonymat.

Donc Truc Muche, homme de lettres très polyvalent se levait tous les matins, passait à son travail. Il était grand, d’une prestance ordinaire malgré son costume bleu marine. Marié, 2 enfants, sa femme était une petite rousse aux cheveux frisés, lui était d’un noir d’ébène, ses enfants étaient chocolat café-crème de peau. Cet homme de lettres sillonnait tous les jours le quartier de la muette à vélo, il était facteur de profession.

Tugdual

GeorgeS de la Selle, sur l’île de batz,

D’après ce que les iliens et les instituteurs racontaient quand j’étais enfant en colonie de vacances sur l’île de batz

Ils m’ont dit vous êtes condamné, il ne vous reste que quelques années à vivre, deux ou trois peut être.

Sorti du cabinet du médecin à l'aube de ses 50 ans Georges avait l'esprit plein d'embruns opaques, de visions macabres, réfléchissant il se dit si je dois mourir de cette tuberculose au moins que ce soit à un endroit que j'aime, il réfléchit en ce début année 1920 et pensa à l'île de Batz en Bretagne qu'il avait déjà visité.

Riche bourgeois, il vendit tous ses biens à Paris, se dirigea vers Roscoff et prit le bateau pour l'île de Batz

Le corps meurtri, ses poumons lui faisant mal, il avait beaucoup maigri. Il prit pension sur le seul hôtel de l'île et de là il arpentaient les chemins creux et les dunes de l'île. A la pointe il vit une petite maison en pierre au toit en ardoise qui était à vendre qu'il acheta avec ses terres alentour bordées par la mer.

Les embruns chargés d'iode, de sel devinrent ses compagnons de chaque jour.

Dans cet endroit presque paradisiaque il ne gelait jamais. Lui vient alors une idée : pourquoi ne pas planter des arbres et fleurs exotiques qu'il ferait venir de tous les pays du monde ?

Il choisit les plus exotiques des arbres : les palmiers dattiers, les lauriers fleurs, les plus belles fleurs exotiques, bougainvilliers, ibiscus et de multiples autres essences d'arbres et de fleurs.



De sa brouette qui lui servait pour faire une cuvette et des talus pour protéger des plantations du vent et des embruns de la mer, était encore visible dans les années 60 enlacée dans la fourche d'un arbre l'essieu de sa roue de brouette.

De jour en jour, arbre après arbre, il plantait, les orangers donnaient des oranges, les dattiers de petites dattes qui ne venait pas à maturité.

Les bananiers poussaient majestueusement, ils ondulaient dans le vent comme un chef d'orchestre sur une symphonie de Beethoven.

Le temps passa, les années s'écoulaient. Venu sur l'île vers 50 ans il en avait maintenant plus de 60 ans, et la maladie la condamnation du médecin dans tout ça ?

Les broméliées s'éclataient, les ibiscus s'épanouissaient, Georges creusait toujours, jardinant avec force et volonté. Les années s'amoncelaient comme ses buttes de terre. Il avait maintenant 80 ans, il arpentaient toujours son jardin exotique, son médecin était mort depuis déjà bien longtemps, Le nez humait les embruns de la mer mélangés aux parfums de ses fleurs épanouissant son visage buriné. Dans la solitude de ce début de printemps il lâcha prise et tomba dans une allée fleurie. Les fleurs, les arbres sentirent sa détresse et dégagèrent des effluves de parfum qui guidées par le vent pénétrèrent ses narines. Dans un dernier éclat de bonheur, il dit adieu à sa terre chérie, le visage souriant, il lâcha prise à la vie, un dernier coup de vent et son âme s'envola vers l'éternité.

Alain M

Suzon

Elle naquit en mars 1910, on l'appela Suzanne, « Suzon » pour les intimes. Jeune fille bien rangée, de bonne famille bourgeoise du Nord, elle rencontre à 19 ans, son fiancé qui deviendra son mari 3 mois plus tard. Ils eurent 9 enfants, 8 filles et un garçon. Ce fut une sainte mère, une épouse exemplaire, soumise. Cependant, elle rêvait, rêvait de vivre dans le Sud, à Marseille par exemple, en célibataire, travaillant dans le tourisme, voyageant de par le monde, en envoyant promener injonctions et traditions de son milieu familial.

Elle avait de la chance d'avoir de l'aide pour surveiller sa maisonnée ; on dit alors qu'elle allait à la messe tous les jours, trop heureuse de prendre un peu de liberté. En réalité, elle en profitait pour aller discuter avec la pharmacienne, pour acheter des gaufres chez Scamps, aller à Monoprix qui venait d'ouvrir et pourquoi pas, traîner un peu en ville. Aller à la piscine, ça non, elle détestait se mouiller les cheveux.

Elle recevait, c'était coutume à l'époque, une fois par mois le soir ses sœurs et frères, belles-sœurs et beaux frères, Rosette, Michel, Jacques, Tété, Nénette, Colette, sans grand enthousiasme, car elle trouvait le cercle des connaissances restreint. On louait ses talents de cuisinière, le Veau Marengo, le riz à la flamande, mais c'étaient les cuisinières Léa et Blanche qui faisaient tout le travail.

Un jour, Suzon accidenta la voiture de son mari. Par erreur, elle sortit en marche arrière du garage en pente et la pente entraîna le véhicule contre un sapin à 50 mètres de là. Elle avoua à son époux que la voiture était descendue toute seule dans le ravin, par « l'opération du Saint Esprit ».

On disait qu'elle avait des céphalées ; en fait, elle faisait semblant d'avoir mal à la tête, elle en profitait pour lire, des bibliothèques entières, surtout des romans « défendus » de Colette qu'elle admirait. Elle aurait aimé d'ailleurs être appelée Sidonie.

On disait qu'elle n'aimait ni le tricot, contrairement à sa belle-sœur Mimi, ni la couture. Jamais elle n'apprit à ses filles à coudre, c'était pour elle des activités de femme au foyer et il valait mieux qu'une femme travaillât à l'extérieur... Ses filles aujourd'hui sont incapables de coudre un bouton. On la voulait bien rangée, elle ne l'était pas trop, révolutionnaire en son genre, féministe, rebelle, comme ses boucles folles qu'elle n'arrivait pas à dompter.

Chantal C.

Histoire de Charles-Henri Bedel du Tertre

Charles Henri Bedel du Tertre est né à Port-Louis en Bretagne ville royale en l'an 1670 dans une famille de marins. Très jeune il se distingue par son sens de la direction et son courage. C'est ainsi qu'il grimpe dans la hiérarchie et devient amiral. Bel officier général de la marine royale militaire, il appartient à la Compagnie des Indes Orientales créée sous l'impulsion de Colbert.

Le musée de la Compagnie des Indes conserve encore une carte marine à Port-Louis dessinée de sa main. Il fait aussi commerce des épices. Passionné, très autoritaire mais courageux, il sait se faire obéir et fait face aux tempêtes en mer, aux sabordages, aux assauts et attaques des pirates. Il s'est brillamment défendu sans perdre un seul membre de son équipage. Ce qui lui vaut une haute considération et beaucoup de reconnaissance et d'estime de la part de la Compagnie des Indes. Infatigable il peut tenir la barre des heures durant. Son but est de transporter sa cargaison d'épices et d'étoffes précieuses.

Durant les moments calmes il dessine avec précision les plantes exotiques, les fruits, les fleurs tel un botaniste chevronné. Quelques planches sont encore conservées dans l'herbier du jardin des Plantes à Paris.

C'est surtout son bon appétit de gros mangeur et ses recettes culinaires qui l'ont immortalisé. En effet il a recherché des épices rares comme le poivre, le curcuma, le safran et les a utilisées dans des recettes compliquées et totalement nouvelles.

Sur le bateau ce cuisinier a créé de merveilleux plats motivant la troupe des marins. On retrouve actuellement les livres de recettes de l'Amiral Charles-Henri Bedel du Tertre . Elles sont encore proposées dans les palaces parisiens comme par exemple le « bœuf braisé aux olives et poivre en grains » qui se nomme « bœuf Amiral des Indes ».

Quelques années plus tard en 1826 le célèbre gastronome français Brillât Savarin s'en est inspiré pour écrire son livre « la physiologie du goût » .

Décédé à l'âge de 88 ans , il est inhumé au cimetière de Port-Louis face à la mer comme il l'avait souhaité. Sur sa tombe remarquable on distingue un navire, des plats et des assiettes, une longue vue et son grade d'Amiral.

Inès Duroibon

* * * * *

Atelier de février 2023

Thème : « objets avez-vous donc une âme ? »* ...

- Proposition 1 : Logorallye à partir de noms d'objets à caser tels que.... et d'un incipit : « Ils n'ont pas de voix, ne font aucun geste, ils sont là tout simplement pour... »
- Proposition 2 : Tentez d'incarner un objet contenu dans une de ces expressions, quel objet seriez-vous si vous étiez...ou imagineriez-vous être si vous étiez... ?
-un objet de désir – un objet de convoitise – un objet de curiosité – un objet trouvé – un objet précieux – un objet de discorde...

- Proposition 3 : en 3 temps

1 – construire un personnage qui mène une vie tranquille

2 – Un événement inattendu survient...

3 - Écrire la suite en intégrant 5 mots de cette liste : année-lumière, avant-jour, dare-dare, déjà-vu, hivernage, lambiner, plus-que-parfait, rythmer, synchrone, tic-tac

*Notes :

Cette question est issue du poème de Lamartine :

... Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, côteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?"...

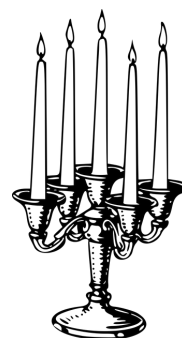
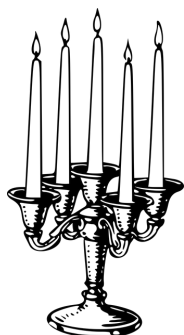
Lamartine - Milly ou la terre natale

Objets précieux

Sur le ban tosel (lit clos en breton) hérité de mes grands-parents maternels dans notre maison en Bretagne trônent deux chandeliers en argent massif que mon père m'avait dit avoir piqué aux boches pendant la guerre 39-45.

Il était rentré par une fenêtre au rez de chaussée de l'hôtel du lac qui servait de garnison aux allemands qui occupaient le village. Les allemands avaient pillé et stocké dans une grande salle tout ce qui avait de la valeur et était tombé sous leur mains.

Il avait volé ces chandeliers par dépit contre l'occupant. Quel courage il a eu ! car il risquait tout simplement la mort s'il avait été pris.



Ces chandeliers sont précieux pour mon cœur et l'affection que je porte toujours à mon père au travers des étoiles qui a vécu comme tout le monde sa jeunesse. Il avait environ 17 ans à l'époque .

Alain M

La Tire-lire Aux Souvenirs

Ils n'ont pas de voix, ne font aucuns gestes, ils sont là tout simplement admirant de leurs yeux ébahis, un paysage somptueux . À peine sorti du car, le groupe d'enfants en voyage scolaire à la montagne, d'ordinaire si bruyant, est là muet comme hypnotisé par tant de magnificence. Ils n'ont jamais vu un spectacle aussi grandiose. Ils sont éblouis par la célèbre chaîne escarpée de la Casserole qui se détache au loin avec ses neiges éternelles majestueuses. Ils sont là rassemblés sur un petit promontoire, face à un précipice abyssal, et se tassent les uns contre les autres instinctivement. Ici, ni pendules ni horloges, le temps tout simplement a suspendu son vol, éternel.

Leur institutrice, Madame Théière, est toute étonnée mais ravie, de voir sa classe aussi concentrée et silencieuse. Quel bonheur ! Monsieur Vertugadin, son directeur, était farouchement opposé à cette sortie scolaire, beaucoup trop dangereuse, selon lui, avec la classe la plus dissipée de l'école. Pour le convaincre, elle lui avait rétorqué alors, que rien de grave ne pouvait vraiment leur arriver, à part peut-être casser le vilebrequin du car. Elle lui avait donc tenu tête et obtenu gain de cause, cette fois encore. Le directeur avait donc pris un râteau, comme on dit parfois, face à l'institutrice.

Ces querelles passées au sein du corps professoral de l'école, ne sont pourtant pas l'essentiel. Madame Théière, à cet instant, est heureuse et fière de faire découvrir aux enfants la beauté du monde. Ils pourront garder cette journée dans la tire-lire aux souvenirs de leur vie qui ne fait que commencer.

Philippe G

Être ou ne pas être un objet de désir

Je ne revendique rien, je ne veux rien et un objet de désir encore moins.

Le matérialisme roi de ce monde tue la pensée créative, assouvit l'égo, et détruit l'amour et la liberté de penser librement.

Aucun objet de désir ne peut influencer la dissolution de l'égo du moi, engagé dans une réflexion tournée vers la recherche de la plénitude que nous pouvons trouver, approcher sans désir et objet

de désir mais avec conviction qui pas à pas, jour après jour, influence l'évolution de notre esprit, notre âme tournée vers l'essentiel s'apaise et connaît la plénitude.

Vider son esprit pour recevoir en marchant pas à pas, jour après jour, dans la solitude du chemin venu, du vide de l'espace, les vibrations du ciel et de la terre, du firmament, de l'absolu qui ne peut être perçu si l'on ne désire plus rien, que l'acceptation de sa nature profonde reliée à l'univers par un cordon qui influence l'éveil spirituel, trésor que nous avons toutes et tous en nous enfoui au tréfonds de notre âme.

Vivez libre et heureux.

Alain M

Si j'étais ...

Si j'étais un homme objet, je choiserais d'être un dandy, un dandy contemporain qui s'incarne aujourd'hui dans de jeunes gens appelés sapeurs ou rois de la sape. Ils passent leur temps à défier la mode en exhibant des tenues extravagantes, colorées, bigarrées, à carreaux ou rayures, à taille resserrée par ici, ample par là, à chapeaux originaux – quoi de plus laid qu'un chef non couvert – à chaussures talonnées aux coloris les plus chamarrés.



Si j'étais un objet trouvé, je serais un livre de bibliothèque, celui qu'on emprunte pour quelques jours et qu'on rapporte à la maison. Outre la chaleur sensuelle des mains qui me tiendraient, je pourrais contempler les visages de mes lecteurs, découvrir jusqu'au stries des pupilles de leurs yeux, sentir la tiédeur de leur souffle, apprécier leur chevelure, quoique quelquefois en bataille. Et puis quand ils me reposeraient sur une étagère j'en profiterais pour admirer la décoration de leurs chaumières, je discuterais avec les meubles, bronzerai sous la lumière des lustres, écouterai le tic-tac des pendules, subodorerais la splendeur des autres pièces.

Si j'étais un objet de désir, je serais un collier de pierres précieuses. Reposant sensuellement sur les poitrines les plus affriolantes de belles dames, j'écumerai les salons les plus prestigieux de la capitale, les bals les plus célèbres d'Europe, les hôtels les plus luxueux du monde. Et puis non ! Non, définitivement non ! Ces cupides hommes seraient capables de m'enfermer la plupart du temps dans des coffre-forts obscurs et déprimants.

Bryan

L'obscurantisme existe aussi

Ils n'ont plus de voix ne font aucun geste ils sont simplement là pour regarder le lointain.

Leur peau décharnée arrachée et pendante, les yeux hors des orbites, les dents ensanglantées et saillantes ils se mirent à marcher la nuit venue.

Ils avançaient tel des pantins désarticulés dans notre direction. .

Incapable de parler ils grognaient, les plus enragés la tête tournée vers la lune hurlaient.

Puis ils accélèrent se mirent à courir et nous aussi car nous ne voulions pas servir de casse-croute kebab a ces enfoirés de morts vivants.

Devant nous des immeubles en ruine abandonnés... Où aller ?

Vers le théâtre à moitié démoli aux colonnades entourées de lierre ? Quel autre endroit où se cacher, la nuit était tombée, seule la clarté de la lune nous guidait.

La meute était derrière nous, guidée par un chef qui ne pensait qu'à nous bouffer

Ça se voyait qu'il avait bon appétit le bougre.

Nous arrivâmes devant un bâtiment, une porte métallique donnait accès aux étages. Cette porte était ouverte et nous la condamnâmes le mieux que nous pouvions de l'intérieur.

L'éventail des solutions était maintenant restreint, nous primes les escaliers, la porte métallique tenant toujours,

Police ! nous étions dans un commissariat. Au 1^{er} étage, une prison bardée de tubes en métal peints, nous trouvâmes la clé de la cellule ou gisait un cartable avec marqué « jugement ».

Nous entendîmes la porte d'entrée céder et les morts vivants se précipiter vers nous.

Ils arrivèrent, se heurtèrent à la cage, les bras tendus à travers les barreaux, ils convoitaient le sang de notre corps.

La porte de la cellule était fermée à clé, ils ne pouvaient rien faire de nous, une calebasse remplie d'eau nous aida à tenir jusqu'à l'aube.

Le soleil se leva et les morts vivants se mirent à chercher la pénombre des sous-sols, ils ne supportaient pas la lumière. Une belle journée ensoleillée se leva, nous quittâmes cette cellule de prison qui pour une fois nous avait protégée.

Alain M

Le grenier de la mémoire

Ils n'ont pas de voix, ne font aucun geste, ils sont là tout simplement pour orienter notre quotidien, tels des cailloux du Petit Poucet ! Parfois, ils viennent nous perdre aussi, nous envahir ou nous narguer, en évoquant des souvenirs qu'on croyait disparus, enfouis au plus profond du grenier de notre mémoire. Comment choisir ceux qui seront signifiants pour nous, ceux qui seront nos guides fidèles tout au long de notre vie, ceux qui accompagneront nos pas, quelles que soient les épreuves rencontrées, les difficultés traversées ?

Les objets peuvent être magiques aussi, telle la lampe mystérieuse d'Aladin, qui nous transporte en tapis volant au pays des mille et une nuits, à moins que nous n'ayons choisi de nous reposer sur un sofa, ou un pouf oriental, en dégustant nonchalamment des loukoums finement parfumés et en écoutant de la musique enivrante. Quelques objets, bien inspirants pour évoquer le cadre chaleureux de ce voyage sur canapé... et nous voilà partis dans les volutes des parfums d'encens aux mille sortilèges !



Nous décidons de poursuivre plus loin l'aventure. En fermant les yeux, un mirage se dessine et nous voilà au milieu du désert, accompagnés d'une caravane de chameaux. La température s'élève dangereusement ! La chaleur nous envahit et nous engourdit. Le son lointain d'une calebasse, nous berce avec sa musique rythmée. Heureusement que nous avons pris nos éventails, afin de nous procurer une illusoire fraîcheur trop vite dissipée... Allons-nous rester longtemps à errer dans le désert, sous ce soleil implacable ? Non ! Il suffit de rouvrir les yeux et de chercher à sortir du labyrinthe de nos pensées.

Où en étions-nous déjà ? Par la fenêtre, je vois passer un enfant qui va à l'école, son cartable sur le dos et le nez en l'air. Je pourrais le suivre pour voir où il va, où son histoire me mènera. Mais je m'aperçois que je suis encore en pantoufles, ou plutôt avec mes babouches orientales. Où se cachent donc mes chaussures pour aller rattraper cet écolier ? Cet appartement est un tel capharnaüm que même Diogène n'arriverait pas à s'y retrouver ! Au secours !! La nature ayant horreur du vide, je n'ai plus qu'à lancer un vibrant appel à l'aide, pour ne pas disparaître, noyé, englouti sous ces montagnes d'objets...

Anita W

Au musée Grévin

Ils n'ont pas de voix, ils ne font aucun geste, ils sont là tout simplement pour nous raconter leur histoire d'homme ou de femme célèbre, nous sommes au Musée Grévin.

Quel parcours choisir, les célébrités ou la « grande histoire » ?

Tiens, quelle **casserole** elle a, elle derrière elle, franchement elle n'a plus sa place là de nos jours, célébrité passée que l'on renie aujourd'hui.

Et lui, il a l'air de boire la **tasse** dans son aquarium fétiche installé à bord de son navire : la Calypso, c'est le commandant Cousteau. Il est vraiment drôle avec son petit bonnet rouge, lui je l'ai reconnu d'un seul coup d'œil.

Qui est à côté de lui ? Oh, je regarde la **pendule**, l'heure file vite et je n'aurais pas le temps de tout voir, j'ai rendez-vous avec une amie pour le déjeuner au café Bouillon Chartier. Je ne vais pas lui faire le coup d'arriver pour le thé, elle n'apprécierait pas même si c'est une collectionneuse invétérée de **théières**. Elle en possède de toutes sortes chez elle dans son vaisselier bien en évidence, et bientôt ça va déborder sur l'étagère de sa cuisine : **théières** de Chine, d'Angleterre, d'Inde, ...

Tiens, j'arrive au secteur historique : mais c'est Marie Antoinette, encombrée de son **vertugadin**, mais toujours aussi élégante, même si de nos jours, ses coiffures surtout, son style vestimentaire paraît bien chargé, ampoulé, encombrant, portable pour un soir de bal déguisé.

Le **vilebrequin** du voleur, celui qui a réussi à faire le casse du siècle, comment s'appelle-t-il ? D'ailleurs ce personnage fit les gorges chaudes des journaux de cette année-là. D'ailleurs, il y a sûrement eu un film tourné sur cette histoire, le titre ?... ça m'échappe...

Je passe dans l'allée du fermier qui empoigne un **râteau**, peut-être Parmentier qui laissa son nom à cet illustre plat, ah mon estomac gargouille, le fumet d'un hachis de cet homme illustre me met l'eau à la bouche.

Une sacrée **tirelire** dans ce stand, est-ce que ce ne sera pas l'illustration du Casino, les années folles, où le film : Cabaret avec Lisa Minelli. Je ne sais plus, il faudra que je révise mes classiques.

Il est midi, vite, il faut que je sorte pour rejoindre mon amie au bouillon Chartier, nous avons rendez-vous et il vaut mieux s'y trouver dès l'ouverture pour éviter l'affluence des heures à grande fréquentation.



Bénédicte F

« Ils n'ont pas de voix, ne font aucun geste, ils sont là, tout simplement »

Un ramassis de gamins. Ils sont là pour prouver à la Cour que les jeunes sourds et muets de l'abbé de l'Épée sont capables de se faire comprendre, même à ces faquins de courtisans fats et bornés. Ceux-ci regardent la pendule plus qu'à leur tour, boivent dans de superbes tasses un thé précieux servi par des loufiats stylés. Quelques femmes portent même des vertugadins de cérémonie. Quelle poisse, des ouvriers réparent les panneaux des boiseries et font du bruit avec leurs vilebrequins, en interrompant les saynètes.

L'abbé présente les meilleurs élèves, des prodiges de l'expression manuelle (langue des signes), qui sont, pour les courtisans, traduits en français de la Cour. Assez longtemps, il semble que la troupe de jeunes muets risque de prendre un râteau de la part des courtisans, malgré la qualité de leurs prestations. Mais dans la salle, une jeune duchesse, tombée amoureuse du plus beau des jeunes muets, convainc l'assistance du bienfait des méthodes de l'abbé. La corbeille passe alors, et se remplit au-delà de toute espérance. Le rideau tombe. L'abbé de l'Épée, soulagé, victorieux et fier de ses pupilles les congratule et leur exprime son fort contentement.

Les jeunes « acteurs » ont bien compris que cette séance aurait sans doute un effet sur la reconnaissance de leur handicap par la Cour, donc à terme par le royaume entier. A juste titre, ils sont certes gênés de s'être comportés comme des singes savants, mais c'était pour la gloire et surtout l'avancement de leur condition. Et puis, voir le roi en personne se laisser amadouer et cracher au bassinet, cela vaut bien qu'on joue un peu la bête, histoire d'accéder à terme à une condition humaine moins étriquée pour les sourds-muets.

Dominique L

Oublié...

Aux objets trouvés : un parapluie noir en apparence anodin, mais quand on l'ouvre, il a un dessous gris fluorescent ; il ne ressemble pas au parapluie lambda.

« J'ai appartenu, avant qu'elle ne m'oublie dans l'autobus, à une dame distinguée mais distraite. Vous vous en doutez bien, distraite très certainement, pour m'oublier comme un vulgaire journal gratuit distribué chaque matin à l'entrée du métro.



J'ai pourtant rendu bien des services à Mme Demarquis, grâce à moi, elle a gardé toute sa dignité quand je l'ai abritée par un après midi d'orage, elle qui portait toujours d'élégants chapeaux. Elle avait emmené ce jour-là, ses amies pour une après midi à Bagatelle, une visite qu'elle commenta avec quelques anecdotes et indiscretions relatives aux personnages célèbres qui s'y retrouvaient incognito.

En d'autres circonstances encore, parapluie des intempéries imprévues, avec mon envers gris fluo protecteur des éclairs, et des grêlons, elle m'avait quasi béni.

Franchement, elle doit perdre un peu la tête en ce moment, Mme Demarquis, pour m'avoir négligemment délaissé sur un siège d'autobus, un banal jour de semaine, même pas un dimanche ou un jour férié, où je lui aurais pardonné cet abandon, compte tenu de circonstances exceptionnelles. »

Bénédicte F

Un objet d'étude

Je suis un **objet d'étude**, un phénomène apparemment extraordinaire, qui n'arrive que tous les 100 ans : une **éclipse de lune**. Oui, une éclipse de lune, pas une éclipse solaire dont la dernière avait donné lieu à d'innombrables paires de lunettes en plastique aux verres dépareillés : un vert et un rouge pour observer soleil et lune sans s'aveugler.

L'éclipse lunaire c'est le soleil qui me passe devant, oh l'importun, il ose parfois, il m'a pris par surprise, je ne l'ai pas vu arriver, de ses rayons aveuglants.

Un certain nombre de scientifiques, d'astronomes, de physiciens se sont penchés sur ce phénomène et m'observe déjà, moi la lune, depuis l'observatoire du Pic du Midi ou pour les plus aventureux et chevronnés depuis le désert d'Atacama au Chili où les plus grands télescopes sont installés, chacun rivalisant de grandeur et de puissance.

Il reste encore bien des mystères à percer et je ne vais pas leur laisser découvrir si vite toutes ces inconnues. Ma trajectoire je la trace à ma guise : quart de lune, demi-lune, pleine lune, mais aussi rayon de lune aussi fin qu'un ongle dessiné dans le ciel et quant à l'éclipse avec l'affrontement engagé avec Monsieur Soleil, Madame la Lune n'a pas dit son dernier mot.

Bénédicte F

Objets trouvés

"Si j'étais un objet trouvé, que serais-je ?" se lamentait le porte-clés ! La clé des champs, la clé des mots, la clé de l'histoire ? Il y a sans doute davantage de clés perdues que de clés trouvées, suscitant tant d'angoisses devant la porte close, la malle fermée à tout jamais, l'énigme impossible à résoudre... Puis-je échanger la clé inconnue, trouvée par hasard, qui ne m'est d'aucune utilité, puisque je ne sais pas quelle serrure elle me permettra d'ouvrir ? Le mot de passe me donnera peut-être la chance de pouvoir entrer malgré tout, sans avoir besoin de jouer les passe-murailles, à moins que ma mémoire ne me joue encore des tours, perdue que je suis sans ma clé USB. Malheur, je me suis trompée d'adresse, le refuge salvateur se trouve sans doute plus loin ! Une douce musique m'accompagne cette fois : serait-ce la clé de Sol ou la clé de Fa ?

Anita W

Objet de désir

Si j'étais un objet de désir pas si obscur que cela... j'aimerais faire flamber le regard des hommes, pétiller les yeux des jeunes, illuminer le visage des anciens, qui croyaient que ces moments bénis ne reviendraient plus jamais. Un désir inaccessible, tel le sommet d'une montagne impossible à gravir, qui s'éloigne à mesure qu'on croit s'en approcher... Un objet d'autant plus précieux qu'il se laisse désirer, qu'il se fait attendre : la quête du Graal en quelque sorte, pour des chevaliers valeureux ou des princesses au bord du désespoir. "Miroir du monde, révèle nous enfin ton secret ! Dévoile nous tes charmes discrets ! Renvoie nous l'image de cette inconnue qui nous hante !"

Anita W

Objet de Discorde

Si j'étais un objet de discorde, je serais certainement la dernière part de gâteau, à l'occasion d'un thé entre amies, un jeudi après-midi d'hiver. Vous savez lorsque la discussion est bien entamée entre les personnes du petit groupe, et que le gâteau l'est tout autant, à tel point qu'il ne reste plus qu'une dernière part de ce fabuleux fondant au chocolat dont tout le monde raffole.



Chaque invitée jette un œil en coin, de convoitise sur l'objet du désir, mais n'ose franchir le pas. Nous sommes ici entre personnes bien élevées. On sait se tenir. L'hôte du jour, selon les règles en vigueur, finit par lancer à la cantonade, inquiète :

— Est-ce que quelqu'un veut le dernier morceau du fondant ?

Et là c'est le drame. Après quelques secondes d'hésitation, une première femme se jette à l'eau :

— Si personne n'en veut, je veux bien !

Une autre surenchérit :

— Je me laisserais bien tenter moi aussi.

Enfin, une troisième intervient à la suite :

— Je suis volontaire également si cela vous arrange bien sûr.

Il s'ensuit alors une négociation serrée entre les amies, qui se termine à la fin par un statu quo : l'objet de la discorde restera finalement sur le plateau, intact, pour le mari de l'hôte le soir. Les amies se quittent enfin, en se souhaitant, à jeudi prochain.

Philippe G

Objet de Plaisanterie

Si j'étais un objet de plaisanterie, je ne serais pas là pour rigoler. Un objet de plaisanterie, c'est sérieux, il faut en prendre soin et bien veiller à ne pas le perdre ou le casser. C'est bien difficile à trouver de nos jours. Il peut prêter à rire, sans doute, mais surtout ne le prêtez à personne, vous risqueriez de ne jamais le revoir. Non, si j'étais un objet de plaisanterie, je ne serais pas là pour rigoler.

Philippe G

Objet Trouvé

Si j'étais un objet trouvé, je ne ferais pas trop le malin. Si j'ai été trouvé, c'est sans doute que quelqu'un auparavant, par maladresse ou par malchance, m'a perdu. J'aurai alors une pensée émue pour la femme ou l'homme qui a peut-être absolument besoin de moi. Je la vois ou le vois, dans son appartement ou sa maison, invoquant Saint-Antoine, en train de remuer ciel et terre pour me retrouver. En vain ! Non, si j'étais un objet trouvé, je ne ferais vraiment pas le malin.

Philippe G

Objet de curiosité

Admiration, inquiétude, jalousie, mais aussi fierté, voilà sans doute les sentiments qui animent depuis quelques mois mes voisins. Bien malgré moi, je suis devenu un objet de curiosité grâce à mes passages récents à la télé. Certains ne m'y louperaient plus pour un empire, d'autres se renseignent sur moi en maugréant : ah, bon, ah bon ! Mais il est clair que l'objet de curiosité lui-même ne sait

pas comment rassurer ces pauvres gens, dont certains m'ont élevé au rang de demi-dieu, au moins médiatique.

Évidemment, à la télé, ce sont rarement les prestations intellectuelles qui font la différence. Les femmes aiment aussi (ou surtout) les hommes-objets (certains hommes aussi). Je ne vois pas pourquoi je me tuerais à aligner des arguments politiques, sociaux et même sportifs raffinés mais souvent incompréhensibles ou soporifiques, alors que ma seule présence, mes sourires et mes biceps aguichants affolent l'audimat et arrondissent mes comptes en banque.

Il y a bien quelques contreparties à accepter, se faire inviter (et plus) par les femmes mais aussi les hommes subjugués par mes prestations sur les plateaux, voire quelquefois dans leurs alcôves. Mais, je ne suis ni égoïste, ni bégueule. « I'm not just a gigolo », mais il y a quand même de ça, et, que vous le vouliez ou non, ça me plaît ! Alors, pourquoi renoncer aux bonnes choses que les intellectuels rancis et les vieux cons ne pourront jamais se payer ?

Dominique L

Raz la casserole

Les objets n'ont pas de voix, ne font aucun geste, ils sont là tout simplement pour nous aider dans notre vie quotidienne. On en trouve de communs mais qui ont néanmoins une histoire remarquable. Tenez, par exemple la casserole. Un objet qui fut une révolution dans l'art culinaire au 16^{ème} siècle. Auparavant, on ne connaissait que le chaudron à suspendre dans l'âtre de la cheminée. Alors prendre un récipient par le manche au lieu de l'anse fut un vrai changement. Mais bien vite les hommes s'y habituèrent et virent un symbole phallique. Ils parlèrent de la queue de la casserole et inventèrent l'expression : je l'ai passée à la casserole, expression qui peu à peu supplanta la boutade très en vogue à l'époque : je lui ai troussé le vertugadin, ce dernier terme désignant les amples robes que portaient les dames.



Je vous rassure, ces expressions un peu vulgaires ne sont pas ma tasse de thé, même s'il en existe de quoi remplir une pleine théière. Certaines, très imagées, ne sont plus guère utilisées comme par exemple « redresser le pendule », « galipoter du râteau », « chafouiner la tirelire » ou « détoupiller le vilebrequin ». D'ailleurs je vous déconseille de les employer maintenant : « me.too » et « balance.ton.porc » sont là et veillent au respect des bonnes convenances.

Bryan

Une vie tranquille

Depuis 30 ans, elle était concierge d'un immeuble de Barbès. Progressivement, elle s'était imposée à tous les occupants de l'immeuble par ses initiatives tranquilles mais efficaces. La cour de l'immeuble, même minuscule, débordait de fleurs. Elle avait créé un échange de bouquins, elle recueillait les piles. En revanche, carotte mais aussi bâton, elle surveillait de très près les locataires distraits qui n'écrasaient pas leurs bouteilles plastique de manière conforme avant de les vider dans la poubelle jaune. Elle donnait à la copropriété un rythme enjoué et dynamique dont presque tous lui étaient reconnaissants.

En papotant avec les autres concierges (et commères) du quartier, elle était devenue la mieux renseignée sur chacun, une vraie CIA à Barbès, acquisitions qu'elle mettait volontiers à disposition des copropriétaires qui lui plaisaient, ou qu'elle gardait stratégiquement en vue de plus importantes négociations dont elle avait le secret (postes, mairie, syndic)

Un beau jour, M. Lebon, propriétaire d'un grand appartement de l'escalier C mourut sans prévenir. On le soupçonnait d'être au mieux avec la concierge. Sans savoir s'il l'avait couchée à l'occasion à côté de lui, on apprit qu'il l'avait au moins couchée sur son testament et lui laissait un splendide appartement de 120 m². Devait-elle continuer à assumer ses fonctions de concierge adorée, qu'elle aimait à la folie (peut-être plus que M. Lebon, à vrai dire), ou s'installer comme douairière dans le grand appartement récemment hérité ?

Elle résolut de profiter de la chèvre et du chou, ou plutôt du beurre et de l'argent du beurre : le soir, elle couchait dans son grand appartement, mais la journée elle retrouvait ses fonctions bien aimées, dès 6h30 dans sa loge de 17 m². Pensant chaque soir à M. Lebon, elle s'endormait dans le luxe. Chaque matin, elle se réveillait prête à profiter d'une autre journée très active dans sa loge. Quel bonheur de vivre !

Dominique L

Un Grain de Sable

Tout peut arriver lorsque les temps changent. Clément Ranthier s'il avait connu cette maxime, aurait bien pu la faire sienne.

Depuis son récent départ à la retraite, Clément était entré en hivernage, comme les voiliers à la saison froide. Il semblait que la courbure de son dos s'accroissait chaque jour un peu plus. Il avait une existence particulièrement bien réglée, avec ses rituels, qui chaque jour, venaient rythmer les heures les unes après les autres. Il n'appréciait guère les imprévus. L'inattendu, c'était le grain de sable dans l'engrenage bien huilé de ses journées. Il aimait l'ordre et l'enchaînement des événements planifiés. Une horloge imposante trônait dans l'entrée de son petit pavillon de banlieue. Son tic-tac régulier le rassurait. Lorsqu'il entendait le va-et-vient du mécanisme, au fond

de lui, il était certain que rien d'extravagant ne pouvait lui arriver. Tout devait être plus-que-parfait ici-bas, se disait-il chaque fois qu'il la regardait égrainer les secondes.

Ainsi, il redoutait les coups de téléphone ou les visites impromptues. Un appel téléphonique ou le carillon de la sonnette d'entrée, pouvaient interrompre une tâche en cours et mettre à mal la suivante. La journée était alors irrémédiablement perdue. Un courrier inattendu pouvait également modifier l'ordre des choses. Chaque matin à onze heures précises, il allait ouvrir sa boîte aux lettres après le passage du facteur. Fort heureusement, il n'y avait le plus souvent que des factures et jamais de lettres personnelles. Les gens n'écrivaient plus guère de nos jours. Clément était convaincu que cela était beaucoup mieux ainsi.

Un jour, cependant, un courrier inhabituel arriva sans crier gare et sans faire de bruit dans sa boîte aux lettres, à onze heures sonnantes et trébuchantes. Il ne remarqua rien au début en retirant machinalement le petit paquet de lettres déposées par le préposé de la Poste. Puis, il se mit à consulter chacune d'elles : un relevé d'électricité attendu, une publicité pour des vérandas, qu'il mettrait dans la poubelle jaune, celle réservée aux déchets recyclables, et enfin, une enveloppe bleue, avec un timbre et un cachet manifestement de provenance espagnole. Il regagna la cuisine et l'ouvrit délicatement à l'aide d'un couteau tranchant. A l'intérieur se trouvait une carte postale avec la photographie d'un objet qu'il ne reconnut pas, mais qui lui évoquait un vague souvenir. Il pensa tout d'abord à une grosse lanterne argentée, un peu étrange, suspendue à une corde dans ce qui devait être une église. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas reçu de carte. La dernière qu'on lui avait envoyée, représentait le Mont-Saint-Michel. Il aimait bien cette image et l'avait positionnée, fixée par un aimant, en bonne place dans la cuisine, sur le réfrigérateur. Qui pouvait bien être l'auteur de cette missive venue d'Espagne ?

Il retourna la carte, et après avoir chaussé ses lunettes à double foyer, il lut le texte imprimé au dos de celle-ci : Santiago de Compostela, Catedral de Santiago, Botafumeiro. Puis il commença, stupéfait, la lecture du message manuscrit qui suivait :

« Mon cher Clément,

Sans doute m'as-tu oublié et après toutes ces années, je ne t'en voudrais certes pas. J'ai eu bien des difficultés à retrouver ton adresse et j'espère sincèrement que mon message arrivera à bon port.

Je viens de terminer aujourd'hui, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Dans la cathédrale de Santiago, en contemplant l'énorme encensoir qui est dans la nef, je me suis souvenu de notre jeunesse, lorsque nous étions tous deux enfants de chœur à la paroisse Sainte-Lucie. Pendant les offices, nous amenions à notre bon curé l'encensoir, pour qu'il y dépose l'encens qui libérait ses volutes de fumée. Cette bonne odeur tellement particulière, est restée gravée en moi.

Peut-être te rappelles-tu aussi de la représentation des flèches de la cathédrale de Santiago à la sacristie ? Ce tableau nous intriguait et nous faisait rêver. Nous avons fait alors le serment qu'un jour nous irions à Saint-Jacques de Compostelle.

Ton vieil ami fidèle à notre serment,

Jacques.

Jacques, son meilleur ami d'enfance ! Clément l'avait enfoui aux confins de sa mémoire et l'avait oublié. À présent, il se souvenait parfaitement de ce serment un peu fou, qui venait de ressurgir. Clément se devait lui aussi de l'honorer et au plus vite, en mémoire de sa jeunesse et de Jacques bien sûr.

Cette fois, le temps pressait, il fallait se préparer dare-dare et ne pas lambiner. Clément ne prêta plus attention au bruit régulier de l'horloge et se précipita à la cave pour ressortir son vieil attirail de randonneur qui n'avait plus servi depuis belle lurette. Le lendemain matin, dès l'avant-jour, sac sur le dos, chaussé de ses vieux godillots, stature bien droite, lorsqu'il ferma la porte du pavillon et glissa la clé sous le paillason, il était le plus heureux des hommes.

Philippe G

Emploi du temps presque parfait

Tout peut arriver lorsque les temps changent... Du lundi au vendredi, immuablement, pour aller travailler à Paris, papa Paul mettait son chapeau, son manteau et prenait son parapluie, au cas où. Sa vie était réglée comme du papier à musique : il partait tous les jours à la même heure de son pavillon de banlieue, après avoir avalé son café du matin sans sucre et mangé ses deux tartines de pain beurré, préparées avec amour par sa fidèle épouse Solange, celle qui dit toujours : « oui, oui, oui, oui ». Une femme qui ne dit jamais non, un quotidien toujours prévisible, une vie sans accroc, quel repos pour l'esprit ! Bien sûr, inutile de chercher des surprises au coin de sa rue, nommée « allée des Fauvettes ». Papa Paul était comptable et il ne plaisantait pas avec les chiffres, ni avec les lettres d'ailleurs. C'était du sérieux, aucune fantaisie n'était permise, pensait-il.

Pourtant, ce jour-là, sa vie, qu'il imaginait plus que parfaite jusqu'à sa retraite, va basculer, mais il ne le sait pas encore. Le magasin de casseroles en cuivre et autres accessoires de cuisine traditionnelle, où il travaillait depuis une éternité, a complètement disparu, volatilisé. Son patron a dû prendre la fuite dare-dare, il a mis la clé sous la porte sans prévenir, du jour au lendemain et surtout sans avertir son plus fidèle employé, papa Paul, le comptable modèle. En arrivant devant la vitrine, ce matin-là, papa Paul trouve donc la boutique envahie par des Japonais. Il ne comprend pas un traître mot de ce que lui dit, d'un air menaçant, l'homme cruel aux yeux bridés, qui lui barre le passage, sur le seuil de la porte, en agitant sous son nez un couteau de cuisine, à la lame redoutablement aiguisée. Papa Paul sent son cœur qui bat de plus en plus vite dans sa poitrine : "boum boum, tic-tac". L'horloge

du temps s'accélère dangereusement, de manière dramatique. Il croit sa dernière heure arrivée et il est saisi d'une peur panique face à ces bouleversements si rapides, à des années-lumière de tout ce qu'il n'aurait jamais pu imaginer au cours de sa vie si tranquille. Il lui vient alors à l'esprit une impression de déjà-vu, les images d'un film, qu'il a regardé à la télé un soir avec Solange, où d'impitoyables Japonais, à moins que ce ne soient de redoutables Chinois, mangeaient avec délice des saucisses de chiens... Ainsi croit-il comprendre, que la boutique un peu surannée qu'il a toujours connue, est devenue un restaurant japonais, façon Hara Kiri, où les infortunés visiteurs sont aussitôt découpés en morceaux et mis à mijoter dans les excellentes casseroles en cuivre, qui faisaient la renommée de l'enseigne, pour laquelle il a fidèlement travaillé pendant tant d'années et ce, jusqu'à la veille au soir. Fatalement, c'est sans doute ce qui est déjà arrivé à son bien aimé patron, pense-t-il, tombé dans le piège à la première heure et transformé, bien malgré lui, en plat asiatique réputé... S'il veut sauver sa peau et retrouver sa douce Solange à la maison, à temps pour la soupe de ce soir et pour son émission de télé favorite "Les Envahisseurs", papa Paul n'a pas une minute à perdre, pas question de lambiner face à son tortionnaire ! Il rebrousse donc chemin et se précipite vers la bouche de métro la plus proche. Mais le cauchemar continue : un samouraï en armure lui barre le passage. Visiblement, les Japonais viennent aussi de prendre le contrôle du métro parisien. Que va-t-il devenir ? Il était tellement absorbé par la routine du quotidien durant tout le mois de mars qu'il ne s'est même pas aperçu qu'on était déjà le 1er Avril !



Anita W

* * * * *

Atelier de mars 2023

Proposition 1 :

La langue française regorge d'expressions diverses, imagées...

Vous imaginerez un texte avec un maximum d'expressions autour de la nourriture

Comme :

- ne pas être dans son assiette
- compter pour du beurre
- vivre comme un coq en pâte
- rouler dans la farine
- pendre la crémaillère
- être le dindon de la farce
- la fin des haricots
- haut comme 3 pommes
- ... etc , cherchez !

- **Proposition 2 :**

Quelle est la couleur du chemin ? Fermez les yeux, dans votre souvenir, ou bien comment l'imaginez-vous ?

(cf Michel PASTOUREAU : les couleurs de nos souvenirs, Prix Medicis)

- **Proposition 3 :**

Je vous propose d'écrire un très court récit, fantastique ou pas. Le personnage au devra vivre un événement, dans une ville de votre choix. Cette ville peut être réelle, connue de vous ou imaginaire. Vous en évoquerez l'atmosphère, le climat, l'architecture...

- Tentez d'alterner éléments descriptifs et passages narratifs.
- Trouvez une chute, une fin pour clore votre texte.
- Une contrainte : vous démarrerez votre texte à partir de l'un des 3 incipits que je vous propose, extraits de nouvelles de Zafón. Vous avez le droit de les modifier légèrement, en particulier de changer les noms propres.
- ***Incipits extraits de nouvelles de Carlos Ruiz Zafón in La ville de vapeur ; auteur de l'ombre du vent. (On retrouve dans ce volume posthume qui rassemble l'intégralité de ses nouvelles, une atmosphère et une thématique familières au lecteur de Carlos Ruiz Zafón : des écrivains maudits, des bâtisseurs visionnaires, des identités usurpées, une Barcelone gothique et certains des personnages phares de la tétralogie du Cimetière des Livres oubliés (4^e de couverture).***
- *1- Le sixième jour, alors que je commençais à croire que j'avais rêvé cette rencontre, je m'engageai dans la rue des Miroitiers en direction de l'entrée latérale de la cathédrale. Un brouillard épais était tombé sur la ville et il se coulait le long des rues comme un voile blanchâtre.*
- *2-Le bateau fut aperçu à l'aube. Des pêcheurs qui réparaient leurs filets devant la Muraille de la Mer le virent émerger de la brume, poussé par la marée. Quand la proue vint échouer sur le rivage et que la coque gîta à bâbord, ils se hissèrent sur le pont.*
- *3-Quand je sortis, la trace de la jeune fille se perdait déjà sur le manteau blanc. Je la suivis dans le dédale de rues et d'édifices éventrés par les bombes et la misère jusqu'à la place du Les de la Palla, où j'eus à peine le temps de la voir monter dans un tramway qui remontait la rue Muntaner. Je courus derrière le véhicule...*

La vie en tutti frutti (de bonne poire qu'elle était, elle ne deviendrait pas la banane de service)

Tiens celle-là, c'est vraiment une **vraie poire**. Elle n'en finit pas **de manger les pissenlits par la racine**. A force de vouloir être le **cordons bleu** de sa famille, préparer des repas **à la fortune du pot**, elle les laisse tous comme **deux ronds de flanc**, eux qui arrivent relax le dimanche à midi tenaillés par **une faim de loup**.

L'autre jour, qu'elle a vécu **long comme un jour sans pain**, elle s'est **trituré la cervelle** pour le menu du dimanche suivant. Elle était en panne d'inspiration, elle **n'était décidément pas dans son assiette**. Il faut dire qu'elle était ses derniers temps, **au four et au moulin**, accaparée par toutes les obligations qu'elle s'était créées, les promesses qu'elle avait faites à hue et à dia, par-ci, par là.

Avec sa bonne disposition habituelle, elle fut arrêtée dans son élan pour aller au marché, par sa voisine toujours bavarde, qui décidément ne lui **racontait que des salades**. Un moment son attention fut détournée par le petit chien, **haut comme trois pommes**, qui frétillait d'impatience alléché par les bonnes odeurs qui émanaient de l'étage en dessous. Elle se dit que si elle ne mettait pas fin sur le champ, à ces futiles discussions, elle **serait chocolat** pour son prochain repas. Elle ne résolvait pas **à compter pour du beurre** par cette voisine aux **joues rôties comme les pommes sortant du four**.

Car finalement, celle-là, elle **se prenait le melon** pour pas grand-chose. Elle ne voulait pas **être le dindon de la farce**. Ça serait vraiment **la fin des haricots**, rater le marché alors que ses convives dominicales comptaient bien **faire bonne chair**.

Alors **mi-figue, mi-raisin**, elle partit quasi sur la pointe des pieds, en laissant la bavarde à ses propres turpitudes, alors que franchement elle vivait **comme un coq en pâte** dans son petit appartement douillet, sans rencontrer de grandes difficultés. Sa vie était **lisse comme une crème au beurre**, elle lui **mettait le cerveau en marmelade** avec ses **yeux de merlan frit**.

Allez, pschitt, comme une roupie de sansonnet, elle n'allait pas être **la banane de service**.

Bénédicte F

Entre frangins !

Quand Chantal et Anne-Marie rendent visite ce samedi-là à leur père, elles trouvent la chambre vide.

- Ah, s'exclame Chantal ! Il est à peine 11h30 et il est déjà descendu déjeuner. Il a toujours une faim de loup le midi.

- Attends, il y a une lettre sur l'oreiller, interrompt Anne-Marie en s'avançant pour la saisir.

Elle la décachette et découvre, griffonnés sur un simple bout de papier ces quelques mots : « Je m'emmerde chez ces vieux croûtons. J'ai décidé de profiter à fond du temps qu'il me reste. D'ailleurs j'ai des comptes à régler. Adios ! » Les jambes en compote, elle s'assied sur le fauteuil le plus proche et tend le message à sa sœur cadette.

- Purée ! s'égosille Chantal. Il a pris la poudre d'escampette. Et nous qui pensions qu'il était ici comme un coq en pâte... À peine un mois qu'il est arrivé et il fugue comme un ado. À 85 ans ! J'en reste comme deux ronds de flanc. Comment allons-nous le retrouver ?

- Il faut agir vite, lance Anne-Marie, tuer dans l'œuf son escapade. Faisons la police.

- T'es folle, réplique Chantal. On ne va pas appeler la police pour un petit vieux parti en goguette alors qu'il est soigné aux petits oignons dans sa maison de retraite.

- Non, je veux juste utiliser leurs méthodes. Ce n'est pas ma tasse de thé, mais nécessité fait loi. Il ne va pas nous rouler dans la farine. J'ai le code d'accès à son compte bancaire, lui répond sa sœur aînée déjà en train de pianoter sur son téléphone portable. Débits carte bancaire... Bingo ! Il a acheté il y a deux jours un billet de train Lyon-Grenoble.

- Mais il est fâché depuis au moins dix ans avec son frangin de Grenoble ! Sûrement quelques anciens comptes à régler. On ferait bien d'aller le prévenir, suggère Chantal.

Une heure plus tard, les deux sœurs sonnent à la grille de la maison de leur oncle.

- Quelle surprise de vous voir ici ! lance tonton Charles. J'espère que ce n'est pas pour m'annoncer une mauvaise nouvelle...

Après quelques embrassades ambiguës – elles ne l'avaient pas revu depuis plus de dix ans, juste pour ne pas contrarier leur père qui n'a jamais rien voulu leur dire de la brouille familiale – elles lui expliquent l'embarras dans lequel elles se trouvent.

- Ne vous inquiétez pas, les réconforte-t-il. Le différend qui nous oppose est tout à fait mineur. Vous connaissez votre père : un pur et dur qui n'a jamais voulu mettre de l'eau dans son vin. Il a arrêté de payer sa quote-part des charges de l'appartement de Chamrousse que votre grand-père nous a légué au motif que je le gérais très mal. À l'époque, il m'en a fait tout un fromage.

– Ah c'est donc pour ça que papa ne nous propose plus de venir le rejoindre au ski, réalisent alors Chantal et Anne-Marie.

– Bon allez, du passé faisons table rase. Et restez manger un bout, à la fortune du pot.

– Tu crois qu'il pourrait être à Chamrousse ?

– En tout cas, affirme leur oncle, s'il est à Grenoble, je ne l'ai ni rencontré en ville, ni vu à la maison. Tenez, voici les clés de l'appartement à la montagne, allez y faire un tour, ça ne mange pas de pain.

Sans perdre de temps, Chantal et Anne-Marie sillonnent pendant une bonne heure le centre de Grenoble sans résultat, puis elles partent explorer la piste Chamrousse. Mais là aussi, elles font chou blanc. L'appartement ne semble pas avoir été occupé ces dernières 48 heures. Elles décident donc de rentrer à Lyon, rendent les clés de l'appartement au passage par Grenoble et préviennent le directeur de l'EHPAD de l'escapade de leur père. Ce dernier les rassure en leur disant qu'il est après tout majeur, qu'il n'a pas encore le cerveau en marmelade et qu'il est libre de ses actions.

Le dimanche, le lundi se passent au téléphone avec les différents membres de la famille. T'as pas de nouvelles ? Moi non plus, rien. Attendons encore un peu. L'angoisse grandit de jour en jour. Il ne faudrait pas que l'impromptue équipée tourne au vinaigre. Le pire est envisagé par chacun, mais pour l'instant personne n'en parle afin de conjurer le mauvais sort.

Le mardi soir tard enfin, le directeur de la maison de retraite appelle Anne-Marie.

– Votre père vient juste de rentrer, trempe comme une soupe. Il a même pris le melon et, cerise sur le gâteau, il a un œil au beurre noir. Mais il n'a pas voulu passer à table. Il a juste consenti à me dire qu'il était parti régler quelques affaires de famille.

Pas question pour les deux sœurs de se précipiter à son chevet. Elles ne veulent pas passer pour le dindon de la farce, ce serait lui laisser croire qu'il domine le jeu par ses frasques et qu'elles sont à ses pieds.

Le mercredi matin Anne-Marie téléphone à son oncle pour l'informer du retour de son frère.

- Ah j'allais t'appeler, Anne-Marie. Je viens de trouver dans ma boîte à lettres une enveloppe dans laquelle sont glissées trois photos surprenantes : l'une où il est suspendu par les pieds à un élastique sous le pont de Ponsonnas, la deuxième où il est en parachute-tandem avec un moniteur, la troisième où il est en parapente biplace. Et le tout accompagné de ce petit mot sympathique: « Tu peux te le garder, ton appartement à la noix ! Je préfère dépenser mon oseille en animations pour jeunes de mon âge, je ne suis pas encore prêt comme toi à bouffer les pissenlits par la racine. » Il se fout de ma pomme et en plus il raconte des salades, ces photos sont sans aucun doute truquées. Il commence à me courir sur le haricot, je vais lui rentrer dans le lard si ça continue...

- T'énerve pas tonton, s'exclame Anne-Marie ! Ce n'est pas le moment de jeter de l'huile sur le feu. Son premier mois à l'EHPAD n'a pas été une lune de miel, alors il se défoule. Mais quand même, pour faire tout ça, il a dû manger du lion ...

Bryan

TROIS HUIT

Parfois à l'usine je ne suis pas dans mon assiette, un pet de travers comme dit Josy, et ma journée devient longue comme un jour sans pain. Mais faut bien que je bosse en oubliant ce contremaître qui me surveille assis comme un coq en pâte derrière son ordinateur et me regarde suer, courir, gagner mon bifteck pour nourrir mon gosse haut comme trois pommes. Triste et démoralisante situation, mais c'est la vie, ma vie...

Quand la vache maigre dure longtemps et que la faim chasse le loup hors du bois je triche sur mes heures supplémentaires et avec ce fric malhonnête j'emmène mon gamin au restaurant. Le voir rester comme deux ronds de flanc devant son énorme burger m'émeut plus que tout, j'oublie la chaîne, les cadences, les douleurs dans le dos, les réveils à cinq heures du matin. Il est mon bonheur et toujours gai comme un pinson. Bref une petite vie comptée au périmètre rétréci avec ses bas et

ses hauts qui met de temps en temps du beurre dans les épinards, rêve de petits plats dans les grands pour faire la fête avec sa famille, ses amis et oublier l'usine le temps de partir au loin, aller voir du paysage quoi, du beau paysage qui sent bon le chèvrefeuille...

Véronique C

Cafard !

L'autre jour j'ai parlé avec mon petit-fils haut comme trois pommes, c'était comme une journée sans pain qui n'en finissait pas. Rien! Je n'avais rien fait, mais vraiment rien de rien, ni d'excitant ni de banal. Hanté par le souvenir de ceux qui, avant moi, étaient partis manger les pissenlits par la racine, j'avais l'impression de compter pour du beurre. J'étais encore sur cette terre, et pourtant pas un coup de sonnette pas un coup de téléphone pour me sortir de ma funèbre rêverie.

Halte! Halte là ! Je secouai la tête, ouvrai bien grand les yeux. Non, la journée n'allait pas finir ainsi, ce n'était quand même pas la fin des haricots, et je n'allais pas en faire tout un fromage. Je décidai donc d'appeler le petit.

" Papi! Papi! La maîtresse a dit qu'elle en avait ras la soupière, elle ne peut pas être au four et au moulin et que je dois me débrouiller !"

Pris par surprise, je me suis dit qu'il me racontait des salades, ou qu'il se fichait de ma poire ! Bien sûr, je n'ai pas ouvert mon clapet. J'ai écouté, tellement écouté que j'en ai eu le cerveau en marmelade. Quand ma fille a repris le combiné, elle a tout de suite compris que je n'étais pas dans mon assiette.

"Allez Papa! Viens chez nous demain, je mettrai les petits plats dans les grands, même si je ne suis pas un cordon bleu. Depuis la mort de maman, c'est normal, tu n'as plus la pêche. Viens, on va fêter l'anniversaire de Thierry"

Mi figue, mi raisin j'ai accepté l'invitation. Mon gendre n'était pas vraiment mon pote! Mais ma fille m'avait finalement sorti de la misère et je réalisai que je n'avais rien mangé de la journée, j'avais une faim de loup. Ce soir ça allait être à la fortune du pot, mon frigo était vide. Oui, ma fille avait raison, quand Colette vivait j'étais vraiment comme un coq en pâte.

Chantal J

Avec mon copain Gérard

Avec mon copain Gérard nous décidâmes d'organiser un repas entre amis.

Chacun avait amené ce qu'il souhaitait et nous avons partagé le pot commun à la bonne franquette.

Nous mangeâmes de bon appétit si bien, qu'à la fin du repas,

nous avions les dents du fond qui baignaient.
Nous étions réellement comme des coqs en pâte.
Cerise sur le gâteau, les mets étaient fort bien arrosés.
L'ambiance restait toujours fraternelle et à la fin de ce copieux
repas nous fîmes un pot-pourri de nos meilleures chansons.
C'était si chouette que, pour ne pas attendre
la fin des haricots, nous décidâmes d'organiser dans le futur
d'autres repas tout aussi réussis.

Daniel R

À la fortune du pot

Jacques et ses amis étaient loin d'être des pique-assiettes, mais ils avaient décidé de se retrouver tous les mois pour partager un bon moment, et "cerise sur le gâteau", une de leurs spécialités culinaires. Certes, personne n'était réputé cordon bleu dans le groupe, mais ils aimaient découvrir des plats originaux. Ils avaient chacun un mois pour trouver une idée savoureuse à déguster, afin de ne pas rester comme deux ronds de flan le jour venu.

Cette fois-ci malheureusement, Jacques n'était pas dans son assiette. Il devait tout de même honorer ce rendez-vous mensuel incontournable. Ses amis n'allaient pas arriver chez lui et faire chou blanc. Comment arriver à se sortir de là ? Ce n'était pas la fin des haricots. Il allait bien trouver une idée astucieuse. Il décida de les inviter à un jeûne, une fois n'est pas coutume. Ça ne mangeait pas de pain. Bien sûr, il ne désirait pas les rouler dans la farine : il leur ferait imaginer en pensée le met délicat, dont ils rêvaient secrètement.

Tant pis s'ils repartaient de chez lui avec une faim de loup et l'estomac dans les talons ! Ils se seraient nourris l'esprit au moins et repartiraient le pas plus léger, vers d'autres aventures. Ses amis n'étaient pas soupe au lait, ils ne se fâcheraient pas contre lui, espérait-il. Peut-être même qu'ils en resteraient baba ! Précédemment ils avaient mangé leur pain blanc. Cette fois, ils feraient ceinture !

Anita W

La grosse bouffe

Le temps s'était écoulé, l'heure du repas entre amis de la société « les bons vivants » avait sonné. Les ventres réclamaient ripaille et les alléchantes odeurs de fritures, de fumets de gibiers ne faisaient qu'accentuer le rôle des papilles.

Tout le monde bavait devant les amas de triperies, pâtés en croûte ou pâtés tout court, charcutailles multiples. Tout ça sentait la future débauche de nourriture, de beuverie pour faire couler tous ces plats plus gras les uns que les autres. L'odeur de vinasse envahissait petit à petit l'air ambiant, les

rots se faisaient plus sonores et plus vulgaires, les ventres se gonflaient obligeant les ceintures à se dénouer.

Les bacchantes n'étaient pas loin.

Marina

Les carottes n'étaient pas encore cuites

En cette fin d'après-midi, Georges n'était pas vraiment dans son assiette. La journée à la librairie avait été bien compliquée et longue comme un jour sans pain. Il y avait eu ce client malhonnête, qui avait essayé de le rouler dans la farine avec sa fausse carte bancaire et surtout ce jeune garçon, haut comme trois pommes, qui avait dissimulé un livre dans son cartable. Georges en était resté comme deux ronds de flan, devant l'audace de cet enfant, accompagné de sa mère. Cette dernière avait pris la défense de son fils, malgré le flagrant délit, et tenté de lui raconter des salades.

Georges était bien fatigué par tous ces petits larcins qui l'obligeait à être attentif en permanence. Ces vols cumulés sur une année ne comptaient pas pour du beurre dans le bilan financier du magasin. Tout cela l'éloignait de sa vocation première qui était de faire découvrir des livres à ses clients. Mais les gens ne lisaient plus guère, hypnotisés qu'ils étaient par leurs petits écrans de téléphone. Il avait bien du mal à mettre du beurre dans les épinards dans ces conditions. Pourtant, il n'était pas homme à se laisser décourager. Il se battrait jusqu'à son dernier souffle pour sa librairie, il en était certain, jusqu'à ce qu'il mange les pissenlits par la racine.

En fermant la porte à clé de sa boutique, il sentit qu'il avait une faim de loup. Son estomac criait famine. Son optimisme naturel reprenant le dessus, il savait que ce soir pour se consoler, il allait faire bonne chair. Ses soucis seraient oubliés, pour un temps, et il pourrait ainsi passer une bonne nuit de sommeil réparateur.

Non ! Ce n'était pas encore la fin des haricots.

Philippe G

Le chemin, multicolore

Le chemin ? Sa couleur ? Une palette de peintre, un nuancier, multicolore.

Tout dépend de mon humeur, de mon entrain, de mes douleurs physiques, de mes satisfactions.

Le chemin passe donc du bleu au rose quand je suis joyeuse,
Du rouge au brun quand mon dos me fait souffrir,
Du jaune au vert quand tout va pour le mieux,
Du gris au pourpre quand mes pieds s'échauffent,
De l'or à l'argent quand il fait beau ou quand il pleut,
Du noir au blanc quand mon ventre crie famine.
Et le chemin prend toutes les couleurs de l'arc en ciel
quand j'arrive au bout de mon parcours.



Marina

Amarillo

Dès potron-minet, je quitte le gîte de ce village perdu de la Meseta où j'ai passé la nuit. La journée, tout comme celle d'hier, risque d'être torride, rouge vive comme du métal chauffé à blanc, dans ce plateau désertique sans repères.

J'aime plus que tout, ce moment du départ dans la pénombre, avec à la tête, ma lampe frontale, comme une luciole fluorescente qui avancerait doucement dans le noir. Tout est sombre encore. Je distingue tant bien que mal les marques jaunes du chemin. La lune est là dans le ciel, brillante pour quelques minutes encore. Elle va s'éteindre peu à peu au profit de l'astre solaire. Nous sommes à l'instant précis où le soleil a rendez-vous avec la lune, comme dit le poète, à ce moment éphémère où le soleil signale sa présence, mais n'est pas encore visible. Le ciel s'éclaire alors, en un rose acidulé, comme une sucrerie matinale qui m'est offerte par la providence. Cela tombe bien, car je n'ai pas pris de petit-déjeuner ce matin. Je me nourris de ce spectacle qui m'est offert. Puis l'aube arrive enfin et le soleil gentiment pointe le bout de son nez. Je marche plein ouest. Ma silhouette devant moi est longue comme un jour sans fin. Malgré mes efforts, je ne parviens pas à la rattraper. Le paysage autour de moi est ocre vif, comme éclairé par un projecteur géant au ras-du-sol qui diffuserait ses rayons rasants.

Arrivé à l'étape, après le repas, je me promène pour une dernière balade digestive. Marcher, c'est ce qu'un pèlerin sait faire de mieux. Le soleil orangé termine sa course diurne. Lui aussi semble bien fatigué. C'est le moment de nous dire au revoir. Je ne verrai pas son dernier rayon vert ce soir.

Aube lumineuse et crépuscule mordoré ! Que s'est-il passé entre les deux ?

Philippe G

Quelle est la couleur du chemin ?

A bon, le chemin a une couleur ?

Mais pourquoi une seule ?

En ce qui me concerne, je le verrais comme un patchwork, multicolore.

Effectivement, selon les régions traversées, les couleurs varient.

Bien évidemment je dirais que le vert est dominant.

Les forêts, les prairies sont certainement majoritaires dans nos campagnes.

Mais, selon les saisons, une forêt n'est pas toujours verte.

Les prairies peuvent aussi être très fleuries et, pourquoi pas, totalement rouges lorsqu'elles sont remplies de coquelicots.

Et si nous randonnons sur un chemin des douaniers ,

la mer n'est elle pas tantôt verte ou tantôt bleue ?

Dans le désert le sable n'est il pas jaune ?

Dans le Lubéron ne traverse t'on pas

de splendides paysages de couleur ocre ?

Non, décidément, un chemin d'une couleur uniforme me dégoutterait réellement de faire de la randonnée.



Daniel R

Les couleurs du Chemin

J'en ai vu de toutes les couleurs durant ma vie. Des vertes et des pas mûres. Des histoires à dormir debout. Des nuits blanches. Des jours entiers à broyer du noir.

Oui, je peux vous le dire, ça n'a pas été toujours rose. J'ai eu des bleus à l'âme qui m'ont amené à faire grise mine, j'ai dû endurer des embrouilles qui m'ont mis dans une colère noire, des affronts face auxquels j'ai vu rouge, des vexations devant lesquels j'étais vert de dépit. J'ai même ri jaune à plusieurs occasions quand j'ai été fait marron. Alors, à un moment j'ai dit stop. Je me suis mis en mode pause. J'ai décidé d'aller me mettre au vert. J'ai pris mon bâton de pèlerin et mon sac à dos et je suis parti sur le chemin de Compostelle pendant deux mois. Et là, j'ai vu aussi toute une palette de couleurs. Pas seulement celles des oiseaux qui pépiaient sur mon passage. J'ai découvert le vert tendre des pâturages de l'Aubrac, le blanc éclatant des pierres calcaires près de Cahors, le bleu ondoyant du Lot sous le pont Valentré, le bleu azur du ciel au petit matin, le vert tendre et soyeux des eucalyptus, le vert foncé des forêts qui enserrent le beau village de Conques, le gris argenté de ses toitures en lauze, le rouge terracotta du grès des maisons de Saint-Jean-Pied-de-Port, le marron grumeleux des boues collantes sur des chemins détrempés, les sept couleurs de l'arc-en-ciel qui soudain apparaissait à la fin de l'averse, le blanc



lenticulaire des altocumulus, celui cotonneux des cirrocumulus, le blanc-gris bourgeonnant des cumulus en formation, le gris-noir des cumulonimbus prêts à se déchaîner, les couleurs vives et bariolées des sacs à dos et vestes de mes compagnons pèlerins, les chaudes couleurs du soleil qui sont venues réchauffer mon moral en berne.

Si, si, je vous assure, toutes ces couleurs vous attendent sur le Chemin de Compostelle.

Bryan

Éventail de couleurs

Dans mon souvenir, le Chemin est couleur sable. Chaque grain colle à la semelle des chaussures de randonnée et voyage ainsi plus loin avec le marcheur. Le chemin de terre est bien celui que je préfère. Sa couleur change selon la nature de la roche des régions traversées : tout un éventail de teintes se déroule au fil des kilomètres parcourus. Des racines d'arbres viennent se mêler à cette terre plutôt brune ou ocre, virant vers le rouge, le jaune, selon mon humeur du jour, au soleil rasant du petit matin, quand le temps est encore frais et humide, ou en fin de journée quand le pas devient lourd et que la fatigue commence à peser. Les toiles d'araignées, drapant les bruyères qui bordent le chemin, scintillent de mille feux, les gouttes de rosée en guise de voile de mariée. Le vert tendre des champs s'offre à mon regard, qui se perd au loin en marchant. Il fait ressortir par contraste cette couleur de terre du Chemin, minérale ou végétale. Le bleu du ciel ou de la mer se reflète dans mon œil et m'accompagne pas à pas. Bien sûr, je ne perd pas de vue les rassurantes touches rouge et blanche, guide fidèle, ou bien les flèches jaunes sur fond bleu jalons du Camino... Cette palette de couleurs fait partie intégrante du Chemin, c'est son identité propre qui se révèle à chacun.



Anita W

GR

Les couleurs du chemin s'étalent à chaque pas sous mes yeux tel un long ruban beige. Il rosit, jaunit, verdit par moment dans les courbes, les dénivelés, les plats, les bosses, montre des croûtes terreuses, des granules sableuses blanchies par le soleil, des taches brunes, des petites mares boueuses où nichent des insectes discrets, des cailloux en silex lisses et marbrés, des graviers dorés qui piègent la lumière où poussent parfois de vigoureuses pointes vertes promesses de futurs bourgeons, des feuilles assoiffées flétries, des herbes urticantes arrogantes qui griffent les chevilles d'un z sanglant et des fleurs anonymes aux pétales pâlichonnes qui se balancent au moindre courant d'air rasant et transportent des fumets d'humus et de champignons qui vous donnent un appétit d'ogre en arrivant au gîte.

Véronique C

Du bleu à l'orange

Le bleu comme au petit matin, un éclat de ciel bleu qui me sort de ma couche. Un peu endormie, mais surtout saisie comme un appel vers une nouvelle journée, de nouvelles découvertes, des rencontres imprévues et parfois inoubliables.

Ce bleu gris légèrement brumeux qui va devenir bleu éclatant, étincelant vers midi quand le soleil est au zénith.

L'arrêt sous un arbre s'impose, car la chaleur m'accable, la faim me tenaille, je fermerai les yeux pour voir les étincelles de toutes les couleurs, paillettes de bleu, de jaune, de rose et de vert. Le soleil m'aveugle, il perce sous les feuilles de ce grand chêne où j'ai trouvé un abri pour une petite sieste bienfaitrice.

Et puis, je repars, je sors de mes rêves, le cri d'un coq au loin, on en entend à toute heure. Je reprends mes bâtons, renfile mon sac à dos et je suis envahie par le rouge, une éclatante énergie qui me pousse vers la destination du soir, mes pas s'accélèrent, surtout si une heureuse descente vient les réconforter dans leur élan. Ah, zut, une montée je vois violet tout d'un coup, quasi noir si cette maudite pente persiste dans un sens qui m'oblige à m'incliner à 90° pour absorber le sens du terrain.

Quel effort, je souffle, je respire, je bois surtout un grand coup, le bleu que je voyais ce matin se transforme en vert.

Puis chemin faisant, la soirée s'annonce, le ciel prend des couleurs roses orangées. J'en reste ébahie, l'envie de prendre une photo, de garder un cliché inoubliable. Je ne dois pas trop m'attarder si je veux arriver au gîte à l'heure convenue et honorer mes engagements. Une poussée d'adrénaline m'envahit je vois bleu marine. J'ai atteint la fin de l'étape du jour, je vois la vie en rose orangée, c'est tellement beau l'orange vermillon.

Après douche, repas, quelques échanges avec mes hôtes, il me prend quelquefois l'envie d'aller respirer la fraîcheur du soir, d'aller admirer la voie lactée, la voûte céleste, je rêverai d'assister à une aurore boréale.

Je suis passée par toutes les couleurs de l'arc en ciel, chemin faisant.

Bénédicte F

Notre chemin de vie

Cherche ton chemin,

Il me fait rêver sans fin

Jusqu'au coucher du soleil rougeoyant,

Devant la mer, assise tranquillement

Et je te chanterai des poèmes malicieux pour te rendre heureux.

Tu n'oublieras jamais ces rencontres baignées de larmes.

Moi non plus, je ne me lasserai point de tes charmes.
Tu es l'astre rayonnant qui m'a guidé
sans relâche, jusqu'à la fin de l'été.

Découvre ce que le monde t'offre,
Il renferme des trésors dans ses coffres.
Il nous invite sans cesse vers l'au-delà.

Devine qui frappe à la porte de ton cœur
Et nous irons ensemble le rejoindre sans peur.
Le bonheur est caché juste là.

Tu cultives les amitiés fidèles,
Je m'envole à tire d'ailes.
Ton sourire me tient par la main
Mon courage s'échappe en chemin.

Après la pluie, viendra le soleil.
Au moins ce ne sera pas tous les jours pareil.
Divertissons-nous un peu.

La fête se déroule sous nos yeux.
Le bonheur se partage tel un cadeau précieux.

Anita W

Sur les pas de Fernando

Le 6^{ème} jour, alors que je commençais à croire que j'avais rêvé cette rencontre, je m'engageais dans la rue des miroitiers, en direction de l'entrée latérale de la cathédrale. Un brouillard épais était tombé sur la ville et il se coulait le long des rues comme un voile blanchâtre.

Le 6^{ème} jour, alors que je commençais à croire que j'avais rêvé cette rencontre, je m'engageais dans la rue des miroitiers, en direction de l'entrée latérale de la cathédrale. Un brouillard épais était tombé sur la ville et il se coulait le long des rues comme un voile blanchâtre.

Nous étions en novembre, la ville était nimbée de mystère, même au plus haut point de la ville, je distinguais à peine, l'étendue des différents quartiers, l'embouchure du fleuve et la mer à la pointe de la ville.

Fernando m'invite à le suivre jusqu'au funiculaire qui grimpait dans les hauteurs de la ville, quartier antique, pittoresque et bariolé. Je montais volontiers dans ce petit wagonnet et dans d'autres encore qui dévalaient joyeusement la pente pavée.

Puis l'envie d'explorer une des extrémités de la ville me poussa vers la Tour de Belém, et la visite d'un ou deux musées s'y trouvant. Je m'accordais une pause gourmande dans un lieu renommé pour ses célèbres Flan de Nata comme pour son décor intérieur de typiques carreaux de faïence bleu, blanc et jaune.

Je pris le bus comme les locaux, pour aller du bairro Alto au bairro do Castello, j'admirais au passage l'élégant grand ascenseur en fer des années 1900, construit par un adepte de Gustave Eiffel. En prenant cet elevador de Santa Justa on pouvait admirer la ville basse, le quartier du chiado, l'âme secrète de la ville.

Cet après-midi ne pouvant se terminer sans passer par l'Alfama pour y écouter du fado, une mélodie nostalgique, une voix comme celle d'Amalia Rodriguez qui me transporterait ailleurs.

Le lendemain matin, Fernando m'invita à prendre un café en sa compagnie sur la célèbre place centrale, et je me fis prendre en photo quasi sus ses genoux, quel scoop sur Instagram pour mes followers.

Une envie de sardines grillées, et je me dirigeais jusqu'au port où sur le grill d'un petit bistro de quartier, s'étaient au grand jour des sardines argentées, dont l'odeur ne tardait pas à s'échapper comme pour attirer le chaland.

Je montais, descendais dans cette ville, charmée par les petits quartiers pittoresques, les murs peints en bleu, jaune, où parfois s'échappait un jasmin d'une grille attenante.

Il me vint à l'idée de rapporter un petit coq portugais comme souvenir, que je trouvais parmi les marchands ambulants près de la gare, au milieu d'étalages de nappes en dentelle brodées.

Fernando avait disparu et la tranquillité était retrouvée.

Bénédicte F

Histoire de brouillard

Un brouillard épais était tombé sur la ville, il se coulait le long des rues comme un voile blanchâtre. Lentement mes repaires avaient disparu. Je déambulai alors tout droit espérant apercevoir des humains, des animaux, des lumières aux fenêtres, des feux tricolores, entendre des voix, un klaxon... Rien, je naviguai en aveugle enfermée dans ce décor flou et silencieux. Je décidai de faire demi-tour et de revenir rue des Miroitiers et d'entrer dans la cathédrale. Le pas hésitant je marchai alors en balançant mes bras comme un moulin détraqué pour chasser le cotonneux brouillard qui m'enveloppait. J'avancai tête baissée et dans mon front alourdi d'inquiétude je sentis rouler dans mes tempes la vague d'une migraine tempétueuse qui éclata brutalement, me fit hurler de douleur et chuter sur le trottoir. Quand j'ouvris les yeux, le brouillard avait disparu, le silence avait perdu de sa profondeur et je me retrouvai seule dans un parc sous un arbre géant qui ployait sous le poids de fleurs en choux fleurs rose pâle. Dans leurs faces grumeleuses il me sembla voir des yeux minuscules qui m'observaient. Quand, à l'unisson elles entrouvrirent leurs bouquets pour me dire gravement « Bienvenue Madame », mes jambes se déroberent sous moi. Assise dans l'herbe, prise de tremblements, je me pinçai le bras, frottai mes paupières, oui j'étais bien de chair et d'os et j'avais bien entendu des choux fleurs parler. D'une voix incertaine je répondis « Mais qui êtes-vous, d'où

venez-vous ? » Les branches de l'arbre alors s'agitèrent, se groupèrent en quatre bouquets et les fleurs serrées les unes contre les autres se mirent à discuter dans une langue rugueuse qui raclait les sons en grognements inquiétants. Je n'osai pas bouger, cet arbre vivant me paralysait...

Véronique C

Une Lumière dans la Brume

Le sixième jour, alors que je commençais à croire que j'avais rêvé cette rencontre, je m'engageai dans la rue des Miroitiers en direction de l'entrée latérale de la cathédrale. Un brouillard épais était tombé sur la ville et il se coulait le long des rues, comme un voile blanchâtre.

Je poussai la lourde porte d'entrée et pénétrai dans l'édifice. Je m'engageai lentement en direction de la nef centrale. À cette heure matinale, la cathédrale était habituellement déserte. Seule y flottait une odeur d'encens froid qui imprégnait le lieu. Les vitraux étaient encore en sommeil en raison du brouillard extérieur. La lumière après la brume tiendrait-elle ses promesses ? La révélation du bleu des vitraux se ferait-elle aujourd'hui ? Dieu seul le savait. J'étais plongé dans un monde étrange et mystérieux. La hauteur de la nef attirait mon regard. J'étais comme aspiré vers le ciel. Tandis que j'avançais doucement en direction du chœur, tout imprégné de l'atmosphère apaisante du lieu, c'est alors que je vis sa silhouette reconnaissable entre toutes. Elle était là au premier rang en train de prier, les yeux fermés sans doute.

Aurais-je le courage d'aller lui parler, de lui expliquer ce qui s'était réellement passé le jour de l'accident ? Rien n'était moins sûr.

Philippe G

---textes divers----

Toi et moi

Magnifique ton anorak.
Il me fait envie.
Avec lui le soleil peut manquer.
Et je te jure que si je possédais
le même je serais heureux .

Tu es maussade
moi je suis heureux.
Tu es dans le doute
pourtant réjouis toi c'est l'été.

Dis-moi,
il est à toi ce fromage ?
Il nous empeste.

Donc tu es heureuse
et nous également.
Le bonheur est bien dans le pré.

Tu randonnes
Je vagabonde.
Ton bonheur éclaire
mon chemin

Avec autant de soleil
au moins ce n'est pas triste.
Dis, profite en un peu.

La joie brille dans nos yeux.
Le bonheur est là resplendissant.

Daniel R

Le Bonheur

Écoute **ton** cœur
Il me fait l'effet des
Rayons du **soleil**, ardents,
Enflammés,
Et je te devine comme un être **heureux**

Tu ne me vois pas
Moi je t'aperçois
Tu es celui que j'espère
Comme la venue de chaque **été**

Dit-moi ton nom
Il est encore un mystère
Il nous enlacera, nous unira

Donnes moi la chaleur
Et **nous** brûlerons
Le **bonheur** est inflammable

Tu me vois à présent
Je te découvre aussi
Ton image s'affirme et
Mon désir vers ce **chemin**

Ne peut disparaître au **soleil**
Au **moins** je t'aurais aperçu
Dans mes rêves, **un peu**

Et surtout dans l'éclat de **nos yeux**
Le **bonheur** est fugitif

Marina

Textes offerts

A qui sait attendre, le temps ouvre ses portes !

Ce proverbe chinois, Yves pouvait se l'approprier ! Il en rêvait tant, et depuis si longtemps, de venir vivre sa vie dans son village natal ! C'était un projet qu'il caressait depuis une dizaine d'années. Son regard s'illuminait quand il nous parlait de son projet. Malgré ses cheveux blancs, on le voyait comme rajeuni tant il riait, s'enthousiasmait !

Certes, son travail le passionnait, il en était fier, car il lui permettait de rencontrer une multitude de gens de la terre et il aimait cela car lui-même venait de la campagne, ses parents et certains de ses frères et sœurs étaient restés à la ferme et faisaient vivre leur exploitation agricole familiale. Y ayant travaillé lui-même, il était parti, avait repris ses études tout en travaillant. Un parcours dont il était, dont il est encore, également assez fier !

Néanmoins lorsque vint le temps du repos que lui offrait la retraite, il l'accueillit avec engouement. Il allait pouvoir savourer ce temps de vie à la campagne ! La campagne, mais aussi et surtout la montagne, pas bien haute certes, mais il appréciait de pouvoir bientôt la parcourir en VTT par les chemins pentus, jonchés de cailloux et d'herbes folles et qui offrent des vues de paysages inoubliables lorsqu'apparaissent les villages pierreux accrochés au flanc de la montagne, les vallées, les rivières, les torrents, les champs, les chevreuils, les cerfs au loin !



Sa vie s'organisa. Il fit reconstruire une vieille bâtisse, s'y installa avec Marie, sa femme. Ensemble, ils décidèrent de faire de longues marches, de monter à la montagne de Pal pour admirer les orchidées sauvages au printemps, les étendues de genêts aux couleurs si chatoyantes, les tilleuls aromatiques à la fin du printemps, les champs de lavande et de thym qui embaument l'atmosphère à l'heure de l'été.

Leurs enfants les rejoignent souvent, ses frères et sœurs, leurs enfants. Les temps des retrouvailles familiales sont vécus par chacun avec plaisir, comme des temps précieux pour Yves et Marie. Chaque rencontre, ils voudraient la prolonger, l'arrêter, pour mieux savourer encore ces temps de partage ! Marie se fait un plaisir de cuisiner, d'essayer de nouvelles recettes. Elle aime ces moments de repas, souvent très animés par de grandes conversations, qui s'enveniment parfois ! Mais très vite, le plaisir d'être ensemble, rappelé par Yves, apaise le climat.

Leur vie est ainsi, joyeuse, paisible, heureuse, savourant le temps qui passe.....

Puis un jour, arriva une lettre de Martha, provenant du Québec, leur annonçant que Célestin, son père, un cousin germain d'Yves est décédé, suite à une chute de cheval. Yves dut faire appel à sa mémoire. Célestin était parti depuis des **années lumières** pour faire fortune au Québec. Il ne s'était jamais très bien entendu avec lui et cette nouvelle ne l'affligea pas beaucoup. Par contre, ce qui l'inquiéta, ce fût ce qui suivait sur la lettre : Martha, accompagnée de son mari Marc-André, ayant décidé de revenir en France, avant l'**hivernage**, et n'ayant pour seule famille que son cousin Yves et sa cousine Marie, comptait bien sur eux pour les accueillir quelques temps. Ils avaient programmé leur arrivée en France pour le 10 juin, soit dans 3 jours et pensaient arriver le lendemain, le 11 juin donc chez eux ! La lettre écrite plus d'un mois auparavant, datée du 5 mai s'était bien proménée avant d'arriver jusque chez Yves et Marie ! Pas le choix, il allait falloir **dare-dare** s'organiser, ne pas **lambiner**, pour que cet accueil se déroule le mieux possible, **synchrone** avec leur arrivée. Il ne fallait pas compter sur les grèves, certes du **déjà-vu**, mais actuellement la France du travail était au calme ! Yves et Marie, malgré leur différend avec Célestin, ne voulaient pas décevoir Martha et Marc André, ils souhaitaient que leur accueil soit **plus que parfait**. « Le temps guérit les douleurs et les querelles » disait Blaise Pascal !...Pour cela, Marie avait décidé pour leur arrivée, de leur concocter un repas provençal. **L'avant-jour** du grand jour, avec l'aide d' Yves qui savait épouser le même **rythme** que Marie à la cuisine, ils se mirent à confectionner une caponata, de l'anchoïade, de la tapenade aux olives, un aioli, un dessert aux amandes. Ce fut l'effervescence dans la cuisine, Marie surveillant et s'aidant du **tic-tac** de la pendule afin que ses plats ne brûlent pas.

Ainsi tout fut prêt à temps ! Martha et Marc-André félicitèrent Yves et Marie pour le succulent repas. Ils parlèrent de leur projet, du temps qu'il leur faudrait, mais « **à qui sait attendre, le temps ouvre ses portes !** »

Jacqueline GB

Printemps au Père Lachaise

Le temps passe, comme ce spectre au loin

qui semble chercher quelqu'un...

Je l'aiderais bien, j'ai le plan du cimetière
Mais j'ai surtout la frousse, et je n'en suis pas fière
Des fantômes ici il y en a beaucoup
Des sympas, des vicieux, des cruels, des fous.
Vous ne savez jamais sur lequel vous tombez
Restez calmes, silencieux et observez
Ces âmes mortes ont envie de renaître, de respirer le renouveau
Malheureusement, elles sont condamnées à retourner dans leur caveau.
Elles sortent toutes à la nuit tombée, je ne suis pas très à l'aise
Mais c'est toujours comme ça au printemps au Père Lachaise



Il était un très malheureux fantôme au cimetière du Père Lachaise
Qui n'était pas du coin, un étranger perdu, errant et que ça vous déplaît
Ou non, il était très aimable, mais il effrayait les visiteurs
Il leur parlait de bonté, d'amour, le monde n'a pas compris ses pleurs
Alors ils l'ont cloué, sur une croix au cimetière du Père Lachaise

Il était une petite fille tout de gris vêtue dans le cimetière du Père Lachaise
Elle sautait à cloche pied sur les tombes, légère, très à l'aise
Sa mère allongée sur une pierre au soleil ne pouvait la surveiller
Elle m'a aperçue, s'est arrêtée, je lui ai souri mais je l'ai effrayée
Alors, elle s'est assise et s'est statufiée sur une tombe, au cimetière du Père Lachaise.

Le temps qui passe a érodé les pierres comme des signatures gravées. Il a recouvert de mousse les caveaux abandonnés et effacé les noms des occupants. Les lierres ont gravi les croix sans retenue. Les herbes folles ont envahi les allées et poussent librement dans les vieux pots comme un ornement sauvage. Des caveaux démolis ayant perdu leur porte nous montrent leurs entrailles, et les trop lourdes tombes se sont penchées vers le sol fatiguées d'endosser leurs années d'existence.
Au printemps au Père Lachaise refleuriront les lilas, les coquelicots et les violettes, le soleil plus haut réchauffera avec vigueur ces vieilles pierres pour leur redonner l'honneur qu'elles méritent.

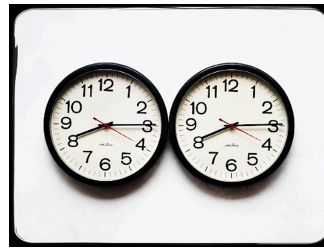
Marina

Atelier d'avril 2023

Proposition 1: incipit « il était temps... »

Proposition 1 bis :

A propos du parfum du chemin, d'un chemin, des chemins...



Proposition 2 : Écrire un interrogatoire

Commencez par imaginer un délit que vous auriez commis. Que vous soyez accusé à tort ou à raison n'est pas le problème. Par exemple, au cours d'une manifestation de rue, vous avez renvoyé un pavé ou une grenade et on vous a vu le faire avant de vous embarquer. Ou bien vous avez hébergé un migrant en situation irrégulière, ou lui avez fait passer la frontière. Ou au contraire vous l'avez tabassé un peu sauvagement, en oubliant le portable d'une gamine qui vous a filmé. Ou bien vous êtes sorti après le couvre-feu, en portant un masque qui n'est pas aux normes AFNOR. Faites une liste, réfléchissez, imaginez, choisissez.

— Écrivez l'interrogatoire. Il s'agit d'un récit qui intègre des passages dialogués, ou d'un dialogue strict, de sourds ou pas, impossible ou pas, réaliste ou pas

Ci-dessous, pour le plaisir de la lecture, lire un extrait de : « *Impossible* », d'Erri de Luca (2020).

Extrait

« Question. Reprenons du début de votre journée. Vous ne reconnaissez pas la personne de la photo que je vous ai montrée.

Réponse. Je ne la reconnais pas, j'oublie les visages, à plus forte raison des années plus tard. Je ne pourrai que répéter ce que j'ai déjà dit.

— Ce n'est pas sûr, vous pouvez ajouter quelque chose que vous n'avez pas dit avant.

— Peut-être, mais il ne s'agit pas d'une conversation entre deux voyageurs dans un train. Je suis interrogé par un magistrat. Vous décidez des sujets, mais moi je décide si j'ai envie de livrer ou non un souvenir.

— Je comprends. Je vous demande tout de même de revenir sur votre journée. Je me réveille tôt, vers 5 heures. J'attends 7 heures pour descendre dans la salle à manger et prendre mon petit déjeuner. Je remonte dans ma chambre, je me lave les dents, je sors, je prends ma voiture et je me dirige vers la montagne que j'ai décidé d'escalader. Je cherche des endroits difficiles, en dehors des sentiers battus, pour me sentir à l'écart du monde. Ce jour-là, j'ai choisi la vire de Bandiarac, en Val Badia. C'est un endroit escarpé et dangereux.

J'ai laissé ma voiture et j'ai emprunté le sentier obligatoire qui monte de la Capanna Alpina au col de Locia. À 7h30, il n'y a encore personne. J'ai été étonné de voir quelqu'un plus haut qui me précédait.

— Un homme ?

— Oui, un homme. On peut avoir un curieux comportement en montagne. Si l'on sent quelqu'un derrière soi qui grimpe plus vite, on accélère pour ne pas se faire dépasser. C'est enfantin, mais fréquent. Il est évident que si l'autre est plus rapide, on sera rattrapé. Celui qui est devant force l'allure et devra bientôt ralentir ou s'arrêter pour reprendre son souffle. Il y a ceux qui font semblant de lacer leur chaussure, de regarder le panorama, de prendre une photo. S'il s'agit d'un couple, alors j'entends l'homme qui invite la femme à monter plus vite. Il le dit à haute voix, il tient à me faire savoir que, lui, grimperait beaucoup plus rapidement.

Quand c'est moi qui tombe sur quelqu'un de plus rapide, je ralentis et je lui cède le passage. Je n'aime pas avoir quelqu'un dans mon dos.

— Vous voyez ? Cette remarque ne figurait pas dans votre précédent compte-rendu. La présence de quelqu'un dans votre dos vous dérange. Vous préférez être derrière, suivre. C'est intéressant, continuez.

.....

Le narrateur d'*Impossible* est un alpiniste, parti en montagne pour éprouver la solitude dans la nature et se confronter à l'inattendu qui en résulte.

L'inattendu, cette fois, c'est qu'il a été précédé par un autre alpiniste, qui a chuté dans le vide en passant un sentier escarpé des Dolomites. Il donne l'alerte mais ensuite, il apparaît que les deux alpinistes ne sont pas des inconnus l'un pour l'autre. Quarante ans plus tôt, ils faisaient partie du même groupe révolutionnaire. Le premier, celui qui est tombé, avait livré le second et dénoncé tous ses anciens camarades à la police. Le magistrat chargé de l'affaire se demande donc assez logiquement si on a affaire à une véritable coïncidence : à un accident, à un suicide ou à un assassinat ?

Le roman reconstitue l'échange entre le magistrat et l'accusé,

Proposition 3 :

Un **haïku** pour le climat. (Voir règlement complet)

Du 1^{er} au 1^{er} mai le CLER (Réseau pour la transition énergétique propose de participer à la 9^{ème} édition du concours « un haïku pour le climat » sur le **thème de la nuit**

le voleur a tout emporté
sauf la lune
à ma fenêtre

Riokan

Possibilité de participer individuellement ou bien collectivement par l'intermédiaire de « plumes du chemin »

Il était temps....

Il était temps de presser le pas.
Les nuages prenaient de l'envergure et leur couleur s'assombrissait.
Heureusement nous arrivions à temps pour nous abriter dans une petite auberge.
Elle était bien remplie, on était tant à avoir eu la même idée.
Après une petite collation qui nous requinqua bien, il était temps de reprendre le chemin.
L'orage s'était éloigné et il restait une copieuse distance à parcourir.

Bryan

Il était temps que je me décide, que j'envisage de partir.
Il était temps que je rencontre ceux qui sont partis et qui repartent encore. Ceux qui conseillent, ceux qui en parlent comme d'un souvenir nécessaire à leur vie.
Il était temps que j'affronte l'immensité de la solitude d'un marcheur.
Il était temps de le faire ce chemin avant que mes os ne me fassent trop souffrir.
Dans vingt jours il sera le temps que je parte.

Marina

L'odeur du chemin

Selon les individus l'odorat est plus ou moins développé.
Il est même bien moins sensible quand la personne est enrhumée.
L'odeur du chemin varie fréquemment.
Le plus souvent, je pense qu'elle est absente.
Oui le chemin est alors inodore ou, du moins, nous n'y prêtons aucune attention.
Mais, en fonction des haies qui le bordent, ne peut-on pas humer des parfums enivrants?
La pluie a également le pouvoir étonnant d'exacerber la moindre petite odeur.
Celle des genêts, au printemps, n'est-elle pas envoûtante ?

Bryan

Le chemin, son odeur ?

Il sent le vide, l'absence, le silence parce que ces mots je les respire.
Parfois il sent la peur, l'erreur, l'oubli, eux aussi ont une odeur, plus stressante.
Et il finit par sentir le soulagement, la satisfaction et le bonheur à plein poumons.
Sentir ou ressentir est-ce si différent ?

Marina

Senteurs

Mon radar nasal ne me lasse jamais. La liste d'odeurs que la nature a mise à ma disposition remplit mes jours de surprises. D'où vient cette fragrance de mazout qui monte de la station de métro Abbesses ? Pas de machine sur les rails, pas de cuve dans le tunnel. Je reste sur mon interrogation et vais m'asseoir dans le compartiment d'où émane un fumet de sueur humaine acide qui s'envole sous un courant d'air légèrement sucré venant d'un onguent suranné peut-être prisonnier du foulard en soie de la dame en tailleur qui est près de moi. Plus brutal, un relent fromagé monte des baskets de mon nouveau voisin qui descend rapidement et laisse la place à une suave gourmandise au goût d'orange exhalant de la belle chevelure d'une jeune femme sauvagement chassée par une larme merdeuse accrochée aux talons de ses escarpins. Quand un grand africain aux doigts fins se glisse devant moi son mouchoir mentholé me tourne presque la tête mais vite disparue dans mes narines par l'éclair luxueux d'un numéro cinq glissé derrière l'oreille élégante qui passe devant moi. Quand je descends à Saint Lazare j'échappe à l'odeur grasseuse du cornet de frites en croisant un homme pressé.

Véronique C

Un interrogatoire

Il y a environ 15 ans, par un bel après-midi d'été, nous rentrions d'une longue promenade. En passant dans un chemin, entre deux étangs, nous croisions un adolescent d'une quinzaine d'années. Il était à vélo et, fait troublant, en nous approchant il tourna la tête au maximum comme s'il voulait regarder derrière lui et ainsi ne pas être vu. Je l'avais toutefois reconnu. Il habitait un petit hameau situé à proximité. Nous continuions notre chemin et environ 10 minutes plus tard nous arrivions dans notre village. Là, oh surprise, le champ de blés coupés situé au bout de notre impasse était en feu. Brûlait également un bosquet où se trouvait une vieille cabane en bois. Je compris instantanément. Le jeune avait voulu mettre le feu à la cabane et, avec le vent, l'incendie s'était propagé au champ d'à côté.

Vengeance d'ado ?

Les pompiers et la gendarmerie arrivaient rapidement et l'incendie fut vite stoppé.

Comme les gens, qui essayaient d'éteindre l'incendie, nous avaient vu venir par le chemin du fond de l'impasse la gendarmerie venait le lendemain à notre domicile prendre notre déposition.

Ils étaient courtois.

D'abord la civilité puis les horaires approximatifs et surtout si nous avions croisé quelqu'un ou vu quelque chose d'anormal.

Je pensais au jeune, connerie d'adolescent, vengeance envers des copains et... à la chanson de Brassens .

Non Monsieur; nous n'avons vu personne et rien n'a attiré notre attention.

Je venais de mentir à la maréchaussée !!!

Bryan

Délit et Interrogatoire

C'est la concierge qui l'avait trouvé dans son bureau. La mare sanglante qu'il avait sous la tête avait imbibé la moquette en forme de haricot. Elle avait attendu longtemps au commissariat avant que quelqu'un décroche mais après l'enquête avait été menée dare-dare par les inspecteurs Janicot et Elmaria. Y'avait plus qu'à enregistrer les aveux.

- Donc reprenons une dernière fois monsieur Lavot. Vous êtes arrivé à quelle heure au bureau de la rue de Valois ce vendredi 2 juin ?
- Comme d'ab, à 8h45.
- Votre supérieur vous attendait ?
- Comme d'ab, à 9h pile.
- Qu'avez-vous fait entre 8h45 et 9h ?
- Comme d'ab, j'ai pris un caoua à la machine.
- Où était votre supérieur ?
- Comme d'ab, dans le couloir au téléphone.
- Savez-vous à qui il téléphonait ?
- Comme d'ab, à la pouffe.
- Qu'est-ce- qui vous a mis en colère à ce moment ?
- Comme d'ab, son regard avait l'air de se foutre de moi.
- Comment pouvez-vous affirmer qu'un regard se fout de vous ?
- Comme d'ab, ces trucs là on les sent.
- Et ensuite qu'avez-vous fait ?
- Comme d'ab, j'ai fini mon jus en attendant qu'il raccroche le téléphone.
- Et ensuite ?
- Comme d'ab, j'étais bien réveillé, en pleine forme et je suis allé dans son bureau.

- Et après ?
- Après ? J'ai respiré un bon coup et je lui ai foutu mon poing en pleine gueule. KO du premier coup. Une vraie loque ce type.
- Et après ?
- Ben ça m'a fait chier que sa tête aie tapé sur le coin de la table en verre, mais putain, fallait bien qu'il arrête de baiser ma femme quoi !

Véronique C

Atelier mai 2023

Parlez-nous d'un village, d'une ville... émotion et sonorité du mot
Inventez la peut-être, décrivez la, dites sa spécialité...

Carcassonne

Pour la construire, on **casse** des briques et même du marbre des Pyrénées. On peut y aller à pied, mais mieux, en **car**. Autrefois, dans cette ville, ça **sonnait** quelquefois à tue-tête, jusqu'à Minerve, pour prévenir les Albigeois de bien se planquer. Souvent, il valait mieux faire le détour, passer outre ses superbes murailles, éviter les relents tenaces des **carcasses** d'animaux, mais aussi de villageois, hâtivement enterrées dans les douves, polluant déjà l'eau ! Heureusement, quelques vautours venus du Canigou s'affairaient autour de ces carcasses pestilentielles

Sous les coups de boutoir des armées de Simon de Monfort, du roi de France et de St Dominique réunis, pourquoi Carcassonne, la fière Albigeoise, la Cathare, si puissante alors, a-t-elle plié, puis levé le drapeau blanc bien avant des bourgades moins réputées, comme Minerve, qui a défié cette coalition près de 2 ans ? St Dominique, l'espagnol de Guzman) était certes un grand prêcheur, mais à vrai dire un saint à l'ancienne, peu soucieux du nombre de morts et des moyens utilisés : il bénissait toutes les actions de sa coalition, et avait en fait déjà dessiné la future Inquisition.

Est-ce Dominique, est-ce Simon, qui a fait couper à 6.000 citoyens de Carcassonne leur lèvre inférieure, puis les a chassés de la ville, en les engageant à montrer leur figure aux Minervois, pour dissuader ceux-ci de résister au roi de France ? Prêcheur un jour, prêcheur toujours, Dominique avait laissé les lèvres intactes au seul porte-parole de cette grande cohorte de défigurés. Les lèvres des envoyés étaient déjà parfaitement cicatrisés que Minerve continuait à résister et à proclamer sa foi cathare. bien plus longtemps donc que Carcassonne pourtant plus solide.

La prise de Carcassonne a marqué le déclin en France de ces Arianistes, Zoroastriens, Cathares, Albigeois, et autres Purs, qui avaient réussi à enrôler dans leur religion jusqu'au Comte de Toulouse, suzerain du roi de France. Même Sœur Sourire, une Dominicaine belge vers 1960, la biographe

chantante la plus connue de Dominique, cite la « conversion » des Albigeois par St Dominique sans trop s'appesantir sur le rôle (très inquisitoire) de son Saint patron (rôle qu'elle ne connaissait sans doute pas). Ce Saint patron a survécu bien plus longtemps à ses méfaits « cathartiques » que la pauvre Sœur Sourire, mondialement célèbre, à ses vénielles fautes de doctrine vis-à-vis de ses Sœurs qui lui ont pourtant, après l'avoir spoliée de ses énormes gains, lâché le fisc belge aux fesses et l'ont dénoncé pour vie lesbienne (avec une autre Sœur Dominicaine, pas avec la Vierge Marie !)

Dominique L

Rochegude

Rochegude, un nom pas facile à retenir, pas vraiment gai, mais en fermant les yeux je vois resurgir ce lieu-dit imposant par sa masse grisâtre, comme une image à l'arrêt.

La pierre, beaucoup de pierres, en blocs énormes les uns sur les autres, gigantesque amas de rejets volcaniques en désordre comme un jeu de quilles éclaté par la main d'un géant.

Ici, quatre maisons tristes et un café bar insolite fermé, collés contre une paroi rocheuse dominant une profonde vallée et au sommet une petite chapelle, isolée du monde comme un refuge d'ermite. Pas un bruit... seul le passage du vent pour réveiller les oiseaux. Sinon personne en vue. Silence pesant et inquiétant face à ces imposantes masses minérales grises qui figent ce lieu et ensèrent sa chapelle où plus personne ne vient célébrer le saint du coin, il semble avoir été oublié depuis longtemps.

Seul les pèlerins grimpent au sommet où c'est posé l'histoire de ce hameau et admirent la vue et la plongée vertigineuse vers une vallée très encaissée au bout d'un bout qu'on ne distingue pas.

Rochegude, un nom sans légèreté, difficile à aimer mais il reste une image forte dans ma mémoire, d'autant plus qu'ici commence une descente inoubliable vers le village suivant.

La spécialité du lieu, faire trembler les jambes, faire glisser les chaussures, faire chuter les marcheurs, effrayer les randonneurs comme-ci cet endroit en voulait aux pèlerins de ne pas rester auprès de lui.

Marina

Tramayes

Je voudrais vous parler de Tramayes en Bourgogne. C'est l'étape après l'imposante Cluny, sur le chemin éponyme. J'y suis arrivé en marchant et totalement trempé, ce qui ne m'a pas empêché de trouver le bourg des plus attachants. Tramayes est une petite ville typique du chemin de Compostelle avec une église qui la domine, aux dimensions démesurées par rapport à la taille de la cité. En dépassant le panneau d'entrée de la ville, je me suis demandé quel était le nom de ses habitants. Quel qu'il soit, je leur suis profondément reconnaissant d'offrir une bourgade vivante et accueillante aux pèlerins, même sous la pluie. Je rêvais d'escargots, de Bourgogne bien sûr, ce soir-

là, en raison du temps sans doute. Je n'en ai pas trouvé, mais ai tout de même fort bien dîné.
Tramayonnais, Tramayonnaises ! Merci.

Il était un pèlerin à Tramayes,
Qui voulait manger des escargots à l'ail.
Vous ne trouverez pas ça ici,
Lui dit une dame, mais plutôt à Cluny.
Pauvre pèlerin affamé à Tramayes

Philippe G

AUMONT AUBRAC

Avec un temps aussi pluvieux
Une seule solution s'impose
Marcher couvert de la tête aux pieds
Offrir le moins possible
Notre visage à la pluie
Tenir le coup
Aller prudemment
Utiliser sa volonté et
Bon an mal an
Rester concentré
Avancer en toute confiance sur le
Chemin de Saint de Jacques

Marina

Limericks d'ici de là...

Ils étaient trois joyeux pèlerins de Compostelle partis de Vézelay
Qui aimaient en bons lurons lancer à qui mieux mieux des quolibets.
Ils marchaient gaiement, poussaient la chansonnette sur chaque place,
Descendaient dans des gîtes donativo mais fréquentaient les hôtels de passe.
Leur Chemin leur fut si plaisant qu'ils s'en retournèrent à pied jusqu'à Vézelay.

Il était une péripatéticienne à Coutances
Qui travaillait avec les miquelots selon toute vraisemblance.
Il faut bien purger votre corps, leur disait-elle,
Avant d'aller faire purifier votre âme par Saint Michel.

La donzelle de la butte, voilà comment on l'appelait à Coutances.

Il était une sévère mère maquerville à Vienne
Qui jamais ne fermait sa maison close quoiqu'il advienne.
Elle prétendait toujours avoir à disposition de vraies pucelles
Ce qui plaisait beaucoup aux messieurs qui montaient avec elles.
Mal lui en prit : elle séjourna pour vente trompeuse dans les geôles de Vienne.

Il était au siècle dernier une étudiante délurée à Nantes
Qui avait aménagé coquettement une chambre dans une sous-pente.
Quand un garçon était invité à visiter son petit cocon d'amour
Il le trouvait bien sous tous rapport et s'y installait pour deux ou trois jours.
Elle n'y voyait pas à mal, juste quelques moments coquins pour tuer le temps à Nantes.

Il était un pèlerin de Saint Jacques de Compostelle
Qui pour commémorer son pèlerinage dans son jardin érigea une stèle
Tout le monde trouva cela très incongru
Mais personne à le lui dire n'avait voulu.
Ami Pèlerin, restez humble si vous êtes arrivé jusqu'à Saint Jacques de Compostelle

Il était une célèbre danseuse de cabaret à Dijon
Qu'on venait voir de loin pour ces magnifiques nichons.
Ils pointaient en avant comme deux poires Conférence
Et leurs tétons turgescents tressautaient au rythme des danses.
Las, avec le temps ils s'affaissèrent et n'intéressèrent plus les hommes de Dijon.

Il était un sous-marinier à Brest
Qui partit six mois en mission, quelque part dans les mers de l'est.
Quand il revint, sa femme était partie avec l'amiral.
Pauvre sous-marinier ! Il tomba en dépression, alla de plus en plus mal.
Rien ne put lui redonner goût à la vie, pas même les petites femmes du port de Brest.

Il était un gentleman d'Édimbourg
Qui jamais n'avait pu conclure en amour.
Il portait pourtant les plus beaux kilts d'Écosse
Mais dessous, les jeunes filles effrayées devinaient une énorme bosse.
Sur sa tombe, on écrivit : Ci-gît le plus grand bosseur d'Édimbourg.

Il était une jeune fille vierge de Bruxelles
Qui pour connaître les vertiges de la bagatelle
Se frotta sur le Manneken Pis. Las un geek de Hazebrouck
La surprit et s'empessa de publier une photo sur Facebook.

Pauvre jeune fille ! De pucelle qu'elle était, elle devint la putain de Bruxelles.

Il était un vendeur de petits pois en la ville de Foix
Qui n'avait d'yeux que pour la fille du marchand de foie.
Une fois, deux fois, dix fois, genou à terre il la demanda en mariage.
À chaque fois elle répondit qu'il fallait passer devant Dieu, c'était plus sage.
Il n'avait pas la foi, mais ma foi... pour une fois il entra dans l'église de Foix.

Au choix

Bryan



Au hasard des rues

Je m'baladais au hasard des rues,
Le cœur ouvert à l'inconnu.
J'avais envie de laisser faire la providence.

*R: Au soleil, sous la pluie, tête nue ou sous un parapluie,
À midi ou à minuit, à toute heure du jour ou de la nuit,
Il y a tout ce que vous voulez dans la rue.*

Tu m'as dit que toi aussi tu marchais au hasard.
Alors je t'ai accompagnée.
Et nous avons continué notre chemin.

Hier soir deux inconnus qui suivaient leur destinée,
Et ce matin deux âmes qui se sont rencontrées,
Deux bouteilles à la mer qui se sont croisées.

Que sera notre avenir,
Dieu seul le sait, paraît-il.
Tous les espoirs sont permis, dans la rue.

Philippe G

Je m'baladais la tête en l'air sans but précis
Le cœur ouvert à l'inconnu, je rêvassais
J'avais envie d'aimer, c'est ainsi

N'importe qui, n'importe où
Et je frissonnais
Il suffisait de croire, c'est fou

A ma chance

Au soleil sous la pluie
A midi ou à minuit
Il y a tout ce que vous voulez

A condition d'aimer le hasard

Tu m'as dit, je m'ennuie
Alors, j'ai souri

A toi l'inconnu et
Au hasard heureux

**Au soleil sous la pluie
A midi ou à minuit
Il y tout ce que vous voulez**

A la boutique de l'amour

Hier soir deux inconnus se sont croisés
Et ce matin deux corps se sont aimés
Deux souffles se sont unis
Par la longue nuit

Et sans le vouloir, sans l'avouer on est
Tous semblables devant l'amour

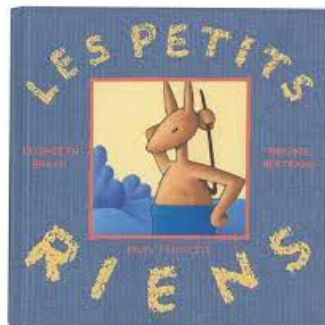
**Au soleil sous la pluie
A midi ou à minuit
Il y a tout ce que vous voulez
Au fond de chaque cœur -**

Marina

.....

Atelier de juin 2023

- Les petits riens qui font du bien et qui ne coutent rien



- Dire la nuit
Choisissez des lieux, des endroits que vous voyez dans votre mémoire, notez les.
Une série de lieux ordinaires, personnellement importants, vous pouvez les mettre en vis à vis, par ex sur 2 feuilles si une seule est difficilement séparable en colonnes verticales, ce qu'ils sont le jour et la nuit, lumières, ambiance, bruits...
Puis terminez par ...« la nuit tous les chats sont gris »

*« Surtout ne pas bouger
Laisser faire les fées les génies et les elfes
Laisser passer les carrosses et les citrouilles
Puis sauter dans un mot-songe transatlantique
Et partir avec lui vent debout
Faire la longue traversée de la nuit »*

.....

Un grand bijou de « petits riens »

Un collier de perles de « petits riens », au bout de la journée ou à la fin de l'année, cela donne un bijou de grand tout, extraordinaire et très personnel, qu'on ne peut pas nous dérober, puisque nous l'avons imaginé, rêvé, au fil du temps, comme par exemple :

- Aller ouvrir sa boîte aux lettres et y découvrir un courrier inattendu, d'un ami perdu de vue ou bien une invitation pour une fête surprise, occasion de retrouvailles chaleureuses.
- Observer une araignée œuvrer sur sa toile, ornée de gouttes de rosée du matin et se demander jusqu'où ira-t-elle ? Quel chemin poursuivra-t-elle ?
- Inventer une recette de gâteau ou de plat salé, en ouvrant d'abord le frigo, les placards, pour voir quelles sont nos ressources, les ingrédients les plus improbables peut-être et transformer le tout en un trésor savoureux, fameux à partager, avec un zeste de fantaisie, des touches d'exotisme, d'invitation au voyage culinaire.
- Rêver d'une musique céleste, composée avec les sons de la nature entendus dans la journée, lors de la randonnée : le chant curieux d'un oiseau, le flot de l'eau du ruisseau, le lézard qui s'enfuit à notre approche sous un amas de feuilles, le vent qui souffle dans les arbres, les cailloux qui roulent sous les pieds...
- Retrouver un souvenir d'enfance inédit, qu'on croyait perdu, oublié et le raconter à ses filles, lui redonner vie ainsi.
- Ressentir à nouveau le plaisir des vagues qui lèchent le sable et mouillent les pieds, se retirer juste à temps pour ne pas être complètement éclaboussé, savourer le "sel de la vie", comme le disait si bien Françoise Héritier.
- Regarder les couleurs de la mer à travers ses lunettes de soleil.
- Piquer un fou rire à ne plus pouvoir s'arrêter, sans plus savoir ce qui l'a provoqué, en attraper le hoquet par ricochet !
- Grignoter le croûton (ou davantage) de la baguette toute chaude, toute fraîche, dès la sortie de la boulangerie au risque d'arriver à la maison, les mains vides, sans une miette !
- Sucrer les feuilles d'artichaut trempées dans la béchamel...
- Déguster un chocolat chaud bien épais et mousseux, un jour de grand froid hivernal.

- Marcher dans la neige fraîche et sentir ses pieds s'enfoncer doucement, comme sur un tapis moelleux.
- Se coucher dans une nouvelle housse de couette toute neuve, toute fraîche, ornée de motifs délicats et de couleurs pastels.
- Tomber par hasard, en furetant à la médiathèque, sur un livre qu'on avait envie de lire depuis longtemps.
- S'asseoir à la terrasse d'un café et prendre le temps de rêver et de regarder les passants qui passent, sans rien d'urgent qui oblige à partir rapidement.
- Étreindre une robe neuve choisie avec soin.
- Retirer ses chaussures de marche, après une grande randonnée en montagne et tremper ses pieds dans l'eau fraîche du torrent.
- Sortir détendue et apaisée, à l'issue d'une belle séance de yoga ou de natation...
- Retrouver ses amis, pour parler de tout et de rien, le midi au restaurant, ou juste pour boire un café, sans se presser.

Anita W

Pic du Midi, la veille, les petits Copernic en herbe

Les grands nous bassinent avec leurs constellations ! Pendant deux heures, on a eu droit à un cours d'astronomie et de cosmologie comparées. On les aime bien ces étoiles des Pyrénées mais laissez-nous quand même un peu les apprivoiser ! Vers minuit, au lieu de nous endormir, les cinq amis devant les braises presque noires, nous avons renommé les étoiles et les constellations. Pas Cassiopée, la Grande Ourse ou la Cygne, non, bien trop conformiste. Chacun, allongé dans l'herbe au pied du Pic du Midi, a repéré un groupe d'étoiles, et sans connaître sa dénomination officielle, lui a redonné un joli nom chrétien, et surtout un nom et un prénom qui lui parle : le Marteau de François, le Potiok d'Arnaud, la Charrue d'Henri, la Mouette de Dominique et même le Maquereau de Pedro.

Progressivement, jusqu'à 4 heures du matin, nous avons réinvesti le ciel nocturne à notre manière, discutant (ou tâchant de repérer) les récentes appellations des autres. « Tu vois, entre le Marteau de François et la Charrue d'Henri, à 2 doigts à droite à bout de bras de ton oiseau, moi, je verrais bien une fleur de lotus. Qu'est-ce que vous en pensez ? » « Bon, d'accord, mais ce serait plutôt une fleur de bananier, non ? ». « D'accord, ce sera la fleur de banane d'Henri ! ». « Mais, même la nuit, le temps fuit. « On n'a pas pavé vers par-là ! Et il ne nous reste à peine 2-3 heures de nuit, maintenant ! On ne sera pas frais pour démarrer le Pic à 6h ! ». « Bon, mais c'est déjà un début prometteur, dormons quelques heures, et on se revoit l'année prochaine pour l'autre moitié du ciel ... d'ac ? »

Dominique L

« les petits riens qui ne coûtent rien et qui nous font du bien »

- Caresser la douce mousse couleur verte presque fluorescente sur les rochers de la forêt
- Ronger les os des cuisses de poulet sans n'en rien laisser
- Hummer l'odeur des roses au détour d'une ruelle fleurie
- Tremper les pieds dans l'eau glacée des rivières montagnardes*
- S'asseoir dans le canapé et laisser filer les rêves
- Toucher le rocher brûlant sous le soleil dans la forêt de Fontainebleau
- Chercher et regarder les poissons depuis un pont enjambant une rivière
- Regarder mes chaussures de randonnée, me rappeler les chemins parcourus et imaginer les futurs itinéraires
- Egaliser à l'infini le gâteau du goûter

** les pieds dans l'eau*

« J'ai marché depuis le matin sous une chaleur de plus en plus forte. Je sentais mes pieds gonfler et cogner contre les coutures internes de mes chaussures de randonnée. Pourtant, je ne crains pas les ampoules, j'ai apposé la crème magique sur mes pieds et mes chaussettes sont recommandées par un magasin outdoor bien connu ! mais tout de même : cela devient de moins en moins confortable, la nécessité de sortir les pieds à l'air s'impose ! Soudain, derrière la petite montée qui m'occupe, j'entends le son familier de l'eau. Est-ce que par miracle une rivière ou un torrent salvateur coulerait derrière ces arbres ? Mes rêves se réalisent, j'aperçois en contrebas, une eau claire et sauvage se faufilant entre les rochers. Je cours dans la descente, et arrive essoufflée mais impatiente devant cet eldorado inespéré. A toute vitesse, je me débarrasse de mes chaussures, chaussettes et je trempe sans hésiter et avec délectation mes pieds dans l'eau si fraîche qu'elle me provoque des crampes, mais quel plaisir !

Maroussia

Ces petits riens qui font du bien

- Acheter un carambar dans une boulangerie
- Croquer le petit cône final de biscuit d'une glace au chocolat
- Boire la première gorgée d'une coupe de champagne
- Retrouver un vieux livre qu'on avait oublié
- Marcher pieds nus dans la mer sur une plage déserte
- Écouter le bruit de la mer les yeux fermés

- Regarder le coucher de soleil sur la mer en espérant le rayon vert
- Éteindre la sonnerie de son réveil et se rendormir
- Marcher au hasard dans Paris
- Pousser la porte d'une église et y entrer
- Imaginer un haïku en marchant
- Laver ses chaussettes sur le chemin de Compostelle
- Regarder les tampons sur sa credencial

Philippe G

La nuit, tous les chats sont gris

La nuit, j'aimerais y voir clair comme si j'avais des yeux de chat, pour pouvoir pénétrer les secrets de ceux qui dorment à poings fermés, qui se croient seuls au plus profond du noir de la nuit. Je rentrerais discrètement dans les chambres à coucher. Je verrais les habits abandonnés à la hâte au pied du lit, le désordre issu de l'agitation de la journée passée. J'aurais l'impression d'être une magicienne.

Je pourrais aussi marcher dehors sur les chemins de l'inconnu, bien avant l'aube, sous la voûte étoilée, sans avoir peur de tomber dans un trou, de buter sur les pierres, de me perdre sans mes lunettes. Je serais à l'écoute de tous les bruits étranges, des sensations nouvelles, du silence aussi bien sûr !

Mais quand le soleil se couche, ce n'est pas tout noir ou tout blanc : la nuit, ne l'oublions pas, tous les chats sont gris !

Anita W

Sous la tente

Plantons le décor : sous la tente, installée dans le champ, près de la salle où aura lieu la fête de ce soir.

Le soleil est déjà chaud et ça tape fort sous la tente que Thierry a monté, non sans mal. Les matelas de camping étaient pourtant bien gonflés, mais les petits sont venus s'amuser, faire des galipettes sous la toile et ont dégonflé les matelas pour rire. Ça n'amuse pas du tout Thierry ! Il râle de devoir les regonfler, en prévision de la courte nuit à venir, après la fête familiale. Des insectes en ont profité pour s'installer aussi et guettent leur tour, pour entrer en action sur les corps fatigués, qui seront offerts aux heures nocturnes, mets de choix, plat du roi ! La toile trop mince, paroi illusoire, n'empêche pas vraiment les bruits d'entrer.

On entend tout ce qui se passe à l'extérieur, comme si on y était : étrange impression d'être à la fois dedans et dehors ! Qu'en sera-t-il cette nuit ? Thierry pourra-t-il trouver le calme propice au sommeil, après l'agitation de la fête, la musique endiablée, l'ivresse de la soirée ?

La fête touche à sa fin. La nuit est tombée depuis longtemps déjà. La fraîcheur est là. L'humidité s'est même installée. Le duvet, qui paraissait pourtant bien trop chaud, la veille en plein jour, va-t-il être suffisant pour apporter un cocon réconfortant, un abri tiède et tranquille, afin de prolonger les rêves de cette soirée si animée, de garder au plus profond de soi le plaisir retrouvé de s'amuser en famille ? Il fait très noir, pas de pleine lune pour éclairer et guider les pas vers la bonne toile de tente. Thierry risque-t-il de rentrer par erreur dans la canadienne de Gaétan ? Il y va à tâtons. Il étouffe un juron, car il vient de se prendre les pieds dans les piquets et a failli tomber. Le bruit métallique de la fermeture éclair paraît amplifié, démultiplié dans la nuit : c'est raté, pour lui qui se croyait discret, qui pensait pouvoir aller se coucher, sans trop se faire remarquer. Soulagement ! L'abri, accueillant le repos de Thierry et de sa femme, est enfin trouvé. Tout est à sa place. Les moustiques sont couchés aussi. Ils vont pouvoir dormir du sommeil du juste, sans être réveillés par les premières lueurs de l'aube, les cris des enfants. La journée à venir sera longue, après cette courte nuit. Demain est un autre jour !

Anita W

Jour/ Nuit en un même lieu : Montpellier, rue de la Méditerranée

Le bar de Maître Jacques est presque bondé. Le soleil vient de dépasser la ligne des toits et tous les clients et amis, souvent retraités, se retrouvent dehors pour boire leur petit café matinal sur cette magnifique petite place de plus en plus envahie par le soleil. Les langues se délient de leur repos nocturne. Par des amis, on apprend, des événements d'une importance cardinale (mais pas quand même aussi importants que la saveur du café).

Le patron a fort à faire pour servir tout le monde. Certains râlent, sans grand effet, d'autres vont carrément se servir au bar. Des passants déposent objets ou lettres à des amis clients fidèles du café, qu'on sait trouver chez Jacques bien plus sûrement qu'à leur domicile. La plupart des clients vont rester siroter au bar jusqu'au déjeuner, sous un cagnard montant. Après, eh bé, la sieste ! Et ensuite, à oui, c'est aujourd'hui qu'on est invités à dîner chez Arthur près de la Comédie. Une journée toute tracée !

Une heure du mat' ! La place de la Comédie est encore en pleine bourre, mais la chaleur commence à céder la place. Après ce dîner génial chez Arthur, il faut bien aller se coucher quand même. Notre chemin passe naturellement par le bar de Jacques. Jacques essaie de pousser les derniers clients dehors, certains s'accrochent. Bien involontairement, notre passage leur redonne de l'énergie. On reste 5 minutes assis, puis, par charité pour Jacques, on quitte le bar pour le laisser finir de ranger. La nuit est douce, presque fraîche comparée à la journée ou au début de soirée. Bah, on va y revenir demain matin, chez Jacques, laissons-le dormir un peu et nous avec ! Il faut qu'on soit en forme pour notre café de demain matin !

Dominique

Un lieu : la nuit / le jour

Lieu	Le jour	La nuit
Sortie de la bouche de métro « Jasmin »	Je sors du métro, station « Jasmin », il est 14h. Je suis abasourdie par le bruit des voitures qui accélèrent et klaxonnent, par l'agitation de la rue, par les bousculades et la lumière aveuglante du jour après la nuit du métro. Je ressens comme un tourbillon hurlant autour de moi. Où que se porte mon regard, un objet, une personne le retient. Je ne peux m'empêcher de lire tous les panneaux et affiches publicitaires que je croise, ça n'a pas de sens, je me sens polluée de toute part. Je déteste toute cette agitation.	Il est 23h, je sors du métro, station « Jasmin », je rentre chez moi. Après les bruits supportés difficilement dans le métro, c'est une délivrance ! Je suis surprise par le calme de la rue, pratiquement déserte à cette heure de la nuit, seuls quelques taxis et scooter apportant les repas commandés tardivement circulent encore. Je les entends arriver de loin. Aussi, je traverse la. Rue sans regarder, ni être bousculée par quiconque. Les lumières de la ville sont douces, rien n'arrête vraiment mon regard, je peux continuer à rêver. Je suis bien. J'aime les villes la nuit.
La forêt	Jour de randonnée. Plaisir. Il fait chaud. Le chemin s'oriente fort heureusement vers la forêt dont je passe l'orée avec joie. J'entends les oiseaux chanter, je ne les reconnais pas encore tous, mais j'y travaille ! Je vois les rayons du soleil se faufiler entre les feuilles et dessiner des magnifiques tableaux en ombre et lumière. Je respire l'odeur de la forêt, si particulière. Je perçois autour de moi des sons suspects : de quoi s'agit-il ? un animal ? un oiseau sautant sur les feuilles mortes ? Le vent dans les arbres ? J'admire les différentes nuances de vert d'un regard émerveillé par	C'est la nuit, encore une fois, j'ai sous-estimé la distance à parcourir pour cette randonnée. J'ai espéré arriver à temps, mais non, la nuit est tombée bien plus vite que prévu. Je me résigne à sortir la lampe frontale. Je ne suis pas inquiète, je sais que la magie de la nuit va s'opérer. Mes yeux ne perçoivent de la forêt que ce qui se trouve délimité par le halo de ma lampe. C'est magique ! C'est beau ! Je vois un tunnel de lumière en forme de cône, donnant de nouvelles couleurs à la forêt. Autour, c'est le noir, l'inconnu, il me suffit de tourner la tête et j'en découvre le mystère, au

	les dons de la nature ! La forêt me rassure et me protège. J'aime la forêt le jour.	détriment de la partie précédemment éclairée. Mon acuité visuelle de renforce, je peux à présent baisser la luminosité de ma lampe au minimum. J'entends la vie de la forêt la nuit, sons inaudibles en plein jour. Je me déplace facilement, en fait, on y voit la nuit ! J'aime la forêt la nuit.
--	---	---

Maroussia

« La nuit, j'aimeraiset pourtant tous les chats sont gris. »

La nuit, j'aimerais écrire. Ecrire dans un chalet, au bord d'un lac, bien installée, face à la baie vitrée, dos à la cheminée qui crépite et me réchauffe les nuits d'hiver.

J'écouterais le silence de la nuit, qui n'en est jamais vraiment un, tant les mille sons inaudibles le jour réussissent enfin à se faire entendre.

Je regarderais la couleur du ciel, parfois étoilé, scintillant. J'observerais la lune, si elle daigne se montrer, éclairant alors de ses rayons blanchâtres et mystérieux le lac lumineux.

Remplie de ces lumières et de ces sons, je puiserais en eux l'inspiration si précieuse, qui m'échappe dans le vacarme diurne. Mes doigts virevolteraient sur le clavier de mon ordinateur, transmission simple et fluide de ma créativité étrangement débordante.

J'aimerais que cette nuit ne finisse pas. Je ne sentirais aucune fatigue, tant l'exaltation de l'écriture serait puissante.

J'assisterais, rêveuse, au lever du jour, partagée entre l'émerveillement devant la beauté de ce spectacle perpétuel et la tristesse de voir s'enfuir la magie de cette nuit d'écriture. Le cœur serré, je comprendrais qu'il est temps de retrouver le monde réel. J'espérerais alors, que la nuit d'après, le miracle opère à nouveau.

Et alors que brille encore dans mon regard le reflet des flammes du feu de cheminée, j'entrevois des ombres imprimées sur la rétine de mes yeux. L'une d'elle se tort, saute, danse et soudain se couche en me fixant de ses pupilles dilatées. Ce pourrait être une luciole, une fée, une souris, un lapin, mais mon choix s'arrête sur un chat, sans doute influencée par le proverbe bien connu : « la nuit, tous les chats sont gris ».

Maroussia

C'est le jour et la nuit

Rentrer du travail un soir d'été. Voir les passants qui déambulent le pas léger, profitant de la douceur de la fin de journée. Observer la lune voilée, timide qui pointe le bout de son nez, qu'on devine à peine dans le ciel encore lumineux d'un soir de juin. Penser à la soirée sur la terrasse, à prendre son temps, à discuter de tout et de rien en attendant que le soleil veuille bien se coucher. S'imaginer que ce jour va continuer éternellement.

Rentrer du travail en plein hiver. Voir les phares des voitures qui vous éblouissent et les lumières de la ville. Observer les silhouettes des passants bien emmitouflés dans le froid vif de décembre, qui s'agitent et s'activent d'un pas rapide pour rentrer chez eux se réchauffer. Observer la lune ronde déjà brillante dans le ciel. Penser à la soirée bien au chaud dans le salon, près du feu de bois, une tisane à la main. Rêver du moment où l'on se glisse sous la couette, les paupières lourdes, lourdes...

Voir un chat, le matin, de ma fenêtre. Deviner son pelage chatoyant avec ses reflets dorés par les rayons rasants du soleil matinal. Admirer sa démarche féline presque féminine et son agilité au bord de la gouttière.

Voir un chat, la nuit, de ma cuisine sur la gouttière de l'immeuble d'en face. Ses yeux brillent comme deux diamants éclairés par les lumières de la ville. Sa couleur est grise. C'est bien connu, la nuit tous les chats sont gris.

Philippe G

Dormir, ah dormir...

Ils sont tous alignés comme des sardines dans leur boîte, même drap blanc, même oreiller jaune, même couverture à carreaux.

Ils y en a quatorze, sept à gauche, sept à droite. Arrivée la première, je choisis celui qui est le plus éloigné des commodités. Je parle d'un lit.

C'est la première fois que je dormirai avec autant de monde en une seule nuit. Elle a commencé avec des va et vient incessants, des bousculades aux douches et toilettes, du lavage de linge, des séchages encombrants, des bruits de sacs plastiques qui s'ouvrent ou se ferment.

La soirée est remplie d'un mélange d'odeurs et de bruits confus.

Puis tous les pèlerins s'allongent, les uns à côté des autres, remontent leur couverture ou leur duvet, se sourient timidement, se souhaitent bonne nuit, se tournent et se retournent encore avant de s'endormir, d'autres chuchotent, oublient d'aller faire pipi, se répondent moi aussi, se recouchent se redisent bonne nuit.

Et alors, place aux souffles, aux râles, aux ronflements, aux arrêts respiratoires, puis parfois quelques silences inespérés pour s'endormir soi-même. Mais je sais que la nuit entière sera pleine de bruits incongrus jusqu'au petit matin et que j'aurai les yeux cernés parce que j'aurai mal dormi. Mais quelle expérience.

Marina



Le lutteur du soir

La nuit j'aimerais ne jamais m'endormir et pouvoir finir la lecture de ce livre qui traîne sur ma table de chevet depuis des semaines. Je voudrais lire tous les livres de la terre pendant que le monde dort. J'aimerais me glisser dans la peau de tous les personnages, de toutes les époques, en toutes saisons et sous toutes les latitudes. J'aimerais avoir mille vies, moi qui n'ai eu droit qu'à une seule existence depuis ma naissance. Je voudrais être d'Artagnan, Quasimodo ou Philip Marlowe suivant mes humeurs. Hélas, mes paupières sont lourdes, lourdes et cette phrase que je relis pour la cinquième fois, finit par se brouiller sous mes yeux. L'ouvrage est de plus en plus pesant et me tombe des mains. Morphée et ses bras guettent alentour, prêts à m'accueillir en bas de page. Le combat est trop inégal. Je jette un dernier coup d'œil sur le côté, au pied de mon lit. Mon chat Isidore dort depuis longtemps sur la descente de lit moelleuse. Sous le voile de fatigue, sa couleur fauve me semble grise. Chacun le sait : la nuit tous les chats sont gris.

Philippe G

La chemise de nuit

Tous les soirs elle m'attend suspendue à la porte de la salle de bain, inerte sans forme précise, comme une épiluchure, oubliée, sans intérêt, silencieuse, mais impatiente de me servir. L'objet de toutes mes nuits, la compagne de tous mes rêves. Quand je l'enfile elle devient mon double, une enveloppe corporelle nocturne. Elle est bleue, rose, blanche couleurs de douceur qui promettent des nuits câlines. Elle se veut soyeuse brille à la lueur de la lampe de chevet, en mouvements fluides elle se meut pour faire plus sexy, elle habille le corps en prenant sa forme comme une seconde peau, l'enlace, le retient. Elle se glisse avec moi dans l'espace intime de mon lit. Elle m'attire vers le monde de la nuit et se veut rassurante. Elle devient la gardienne de mon sommeil, me protège. Elle participe à mes rêves, transpire dans mes cauchemars, me réchauffe quand j'ai froid et m'apaise au petit matin. Puis elle redevient un morceau de tissu informe en suspension derrière la porte de la salle de bain, attendant patiemment que la nuit revienne fermer les rideaux.

Marina